



Université du sud de la vallée



Faculté de la pédagogie de Quena

Université du sud de la vallée

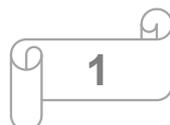
Faculté de la pédagogie de Quéna

Section de français

Textes du XIX^e siècle

Dr/ Mohamad Fekry

Quatrième Année



Université du sud de la vallée.

Faculté de la pédagogie Quéna.

Section de français.

Matière : Textes du XIX^e siècle.

Année : Quatrième année.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

	<u>Pages</u>
<input type="checkbox"/> <u>INTRODUCTION</u> :	5
- la Situation du roman au 19ème siècle et la place que George Sand y occupait.....	6 - 13
<input type="checkbox"/> <u>Chapitre "I"</u> : " <u>La petite Fadette</u> " par George Sand (Six chapitres du Corpus)...	14 - 58
<u>Chapitre "II"</u> : - L'analyse littéraire du roman.....	59
- Le goût rustique de George Sand.....	60 - 67
- Le goût artistique de George Sand....	68 - 69
○ <u>La structure du roman</u> :	70
-Le sujet et la source du roman.....	71 - 78
-L'exposition du roman	79- 82
-L'action du roman	83 - 86
-Le dénouement du roman	87- 94
<input type="checkbox"/> <u>Chapitre "III"</u> :.....	95
<u>-Les thèmes importants dans "La petite Fadette" de Georges Sand</u> :	96 - 97
- Le thème de l'amour :.....	98
* L'amour sentimental.....	98 - 100
- Les jumeaux.....	101-103
- La jalousie.....	104-105
- Le Thème politico-militaire.....	106-107

<input type="checkbox"/>	Chapitre "IV" :	108
	○ <u>La peinture des personnages dans "La petite Fadette"</u>	108-114
	- Les personnages principaux :	115
	<input type="checkbox"/> Les Hommes :	115
	-Landry.....	115-118
	-Sylvinet.....	119-121
	<input type="checkbox"/> Les Femmes :	122
	-La petite Fadette.....	122-124
	- Les personnages secondaires (les silhouettes):	125-127
	Le père Barbeau.....	128-129
<input type="checkbox"/>	Chapitre "V" : " <i>François le champi</i> " par George Sand (Deux chapitres du Corpus)	130-153
	- L'analyse littéraire du roman :	154
	- La source du roman.....	155-159
	- L'action du roman	160-165
<u>Bibliographie :</u>		166-170

INTRODUCTION

La Situation du Roman au 19ème Siècle.

La situation du roman au XIXème siècle et la place que George Sand y occupait.

Le roman est un genre ouvert dans ses formes et dans ses thèmes, il connaît son apogée au XIXème siècle et se voit enfin reconnu comme un grand genre. Rose Fortassier déclare que :

“Le genre roman est généralement beaucoup plus reconnaissable au XIX^e siècle qu’au XVIII^e siècle. (1).

La vocation sociale et politique du roman s’affirme dans les années 1840 de façon concomitante au développement du roman-feuilleton et à l’échec du drame romantique. Les écrivains liés aux courants socialistes dont, George Sand, se mettent à écrire des romans essentiellement destinés à ouvrir l’esprit du peuple aux questions politiques et sociales.

*** Le roman lyrique et George Sand :**

Le romantisme lyrique s’exprima surtout dans les œuvres de George Sand “1804-1876”, notamment dans ses premiers romans (*Indiana*, 1832), (*Lélia*, 1833) et le meilleur (*Maupart*, 1837) parce qu’il est le plus impersonnel où le lyrisme est plus tempéré. Ils sont des romans d’idéalisme, de romantisme qui

(1) Rose Fortassier “*Le Roman Français au XIXème Siècle*” deuxième édition corrigée, Paris, presses universitaires, 1988, p.6.

s'exprima aussi dans ses romans humanitaires "Le Meunier d'Angibault", 1845 et dans ses romans rustiques ("La mare au diable", 1846, "La petite Fadette", 1849, "François le Champi", 1850, "Les maîtres sonneurs", 1835.).

George Sand est une des rares écrivains femmes qui aient su peindre le grand monde.

La plupart des écrivains, comme Jules Renard et Baudelaire, disent que George Sand est une femme coquette et scandaleuse ; parce qu'ils s'intéressent à ses liaisons et à ses aventures amoureuses avec des hommes comme Musset, Chopin et autrui et non pas à ses œuvres littéraires. En vérité, l'auteur est l'un de ces écrivains qui suscitent des jugements passionnés, enthousiastes ou hostiles. Dans le passé, elle a eu ses apologistes qui ne voulaient voir en ses œuvres que le côté généreux de sa nature. Elle était à leurs yeux la bonne dame de Nohant, un être d'une sensibilité exquise et d'un dévouement admirable. Aujourd'hui, après les révélations importantes qui ont été faites sur sa vie amoureuse, nous devons nous intéresser et même réexaminer ses œuvres littéraires. En somme, nous pouvons dire qu'on doit distinguer entre la femme et l'écrivain quoique les deux sont étroitement liés ensemble.

George Sand joue un rôle très important dans le développement du roman et ses buts. Elle a fait un effort constant et laborieux pour se renouveler. Son œuvre est influencé par de nombreux courants. Tantôt ses ouvrages se rejoignent, tantôt ils s'enrichissent d'apports nouveaux, tantôt ils se perdent pour reparaître plus loin. Pour cette cause, nous voyons que George Sand mérite le respect plutôt que le sarcasme.

Nous avons choisi les romans rustiques de George Sand parce que le roman champêtre met en scène la simplicité et la bonté des hommes dans le milieu naturel. C'est l'occasion de transmettre ce message que George Sand adresse à la société et aux hommes lorsqu'elle dit dans la «**Notice de la *Mare au diable***» :
“Le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes.”

George Sand, célèbre romancière française, née à Paris en 1804, appartient à deux mondes différents. Dans ses veines se mêle au sang le plus aristocratique le sang le plus roturier. Elle appartient au sang des rois du côté de son père, et, au sang des pauvres du côté de sa mère.

Ses débuts littéraires, d'abord, sont placés sous le signe de la révolte féminine. Elle plaide pour les droits de la passion contre l'ordre établi et la morale traditionnelle. De 1833 à 1834, elle connaît avec Musset une aventure amoureuse qui les entraîne à Venise ; en 1835 elle obtient à la suite d'un procès de séparation avec son mari. Elle réunit autour d'elle une société d'élite : Liszt, Delacroix, Berlioz, Balzac, Chopin. Peu à peu elle s'oriente vers l'action sociale ; de 1838 à 1848, apaisée, elle vit de plus en plus dans sa propriété de Nohant et prône à partir de 1840 un socialisme idéaliste et bienfaisant. Elle puise l'inspiration dans son Berry en exaltant la vie champêtre.

Après la séparation de son mari, la jeune femme s'installa à Paris avec ses deux enfants. Elle essaya de la peinture, puis du journalisme. Elle y fit la connaissance de Latouche, Balzac, Monnier, Janin. Elle écrivit un roman en collaboration avec Jules Sandeau, homme de lettres. Ils se lancent dans la littérature, cependant : "Rose et Blanche" un roman paraît en 1831, signé d'un seul pseudonyme commun, Jules Sand. En mai 1832, elle publia son premier roman "Indiana" sous le pseudonyme de George Sand. Elle a écrit seule cet ouvrage, suivi la même-année de "Valentine".

Elle fut appelée à collaborer à la revue des “deux mondes” qui s’engagea à lui verser une rente annuelle de quatre mille francs contre trente-deux pages de copie hebdomadaire. En 1833, George Sand publia “Lélia” qui connaît un immense succès de scandale : le thème, fortement autobiographique, est celui de la passion féminine bridée et brisée par l’égoïsme masculin, plus sensible aux conventions sociales.

La gloire attire à George Sand l’amitié des célébrités qui la côtoient : les écrivains : Balzac, Vigny, Gautier, le critique littéraire Sainte-Beuve, le peintre Delacroix, le compositeur Liszt. En 1833, et après la rupture avec Jules Sandeau, commença sa légendaire liaison avec le poète Alfred de Musset. Elle vit deux ans de passion orageuse et de déchirement de 1833 à 1835. Elle est partie pour l’Italie, à Venise. Sand tomba amoureuse de Pagello, le médecin de Musset. Elle écrivit pour la revue des “deux mondes” : “Les lettres d’un voyageur”. “Le secrétaire intime” 1834, inaugura la série des romans vénitiens “Léone Léoni” 1834, “Jacques” 1834 où, à l’image de leur auteur, les héros vivent des aventures passionnées.

En avril 1835, Sand rencontra l'avocat républicain Michel de Bourges, qui l'intéressa aux idées socialistes. Leur liaison était orageuse aussi. Sous l'influence de son amant, elle fréquenta les principaux conspirateurs de l'époque (tels Lamennais et Pierre Leroux). Sa liaison avec Chopin commença en 1838. Elle fonda avec Leroux et Viardot en 1841 "*La revue d'indépendance*" qui publia plusieurs récits.

En 1844, la constitution publia "*Jeanne*", roman dont le personnage homonyme figure la paysanne inspirée. Ce roman ouvrit la série des œuvres champêtres dont elle fait passer ses idées : "*Le meunier d'Angibault*", 1845, "*La mare au diable*", 1846, "*La petite Fadette*", 1849, "*François le Champi*", 1850, "*Les maîtres sonneurs*", 1835. Tous ces ouvrages reprennent sous des formes diverses les théories de Leroux : condamnation de la propriété, de la famille bourgeoise, foi dans le progrès de l'humanité.

George Sand est un auteur socialiste et politique. À partir de 1835, ses productions politiques et sociales s'affirment : sous l'influence décisive du théoricien Pierre Leroux, elle essaie de concilier ses aspirations mystiques (ennemies de tout dogme

moral) et ses penchants humanitaires : socialisme fraternel et utopique qui transparait surtout dans “Le compagnon du Tour de France” 1840”, son engagement véritablement politique a eu lieu en 1848 : après la révolution de février, elle appuie la cause socialiste.

Le 3 mars, dans la lettre à la classe moyenne, elle invitait ses compatriotes à s’unir et à s’aimer “**pour trouver la vérité socialiste**”.

Le 12 mars, dans la lettre aux riches, elle expliquait que “**la France était appelée à être communiste avant un siècle**”.

Elle rédigea neuf de seize numéros du Bulletin de la république et fonda son propre journal “*La cause du peuple*”. Elle interviendra généreusement auprès du coup d’état de Louis-Napoléon Bonaparte en faveur de ses amis condamnés.

Cet idéal généreux est tourné vers le passé et le monde rural, elle quitta Paris et se retira à Nohant. Son château devient un haut lieu de la vie intellectuelle. Elle y reçoit beaucoup d’écrivains et d’artistes. Flaubert était le plus fidèle de tous. Elle est “**la bonne dame de Nohant**” parce que sa générosité s’emploie à soulager les misères qui l’entourent.

Elle écrit toujours avec une facilité étonnante : pièces de théâtre, des romans, dont "Les Beaux messieurs de Bois-Doré", 1858 et "Le Marquis de Villemer", 1861. Pareillement, elle entreprit de rédiger sa propre biographie, qui parut sous le titre "Histoire de ma vie", 1854-1855. Ce chef d'œuvre, qui consacra définitivement la figure de la femme des lettres, lui valut beaucoup d'attaques. La mort de Musset en 1857 lui inspira un plaidoyer intitulé "Elle et lui" en 1859 qui provoqua un nouveau scandale.

Ses œuvres autobiographiques et sa correspondance restent aujourd'hui particulièrement appréciées des spécialistes. Elle ne prit aucun parti lors de la commune et mourut le 8 juin 1876 en pleine activité, à un moment où elle était devenue une figure rassurante de la république.

George Sand était en même temps écrivain, républicaine, socialiste et féministe. Elle était romancière, une romancière qui est fortement ancrée dans la réalité.

Victor Hugo "**pleure une morte et salue une immortelle**" et envoya un message où il a salué ce défenseur des nobles causes "**George Sand était une idée**".

Flaubert a dit : "**il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie**".

* * *

CHAPITRE “I”

La Petite Fadette

Par

George Sand

(Six chapitres du corpus)

Chapitre I

Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille et du profit pardessus le marché. Il cueillait dans ses près du foin à pleins charrois, et, sauf celui qui était au bord du ruisseau, et qui était un peu ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité.

La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une ouche, où le fruit abondait tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux environs.

Le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant, et très porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens.

Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons, et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.

La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier-né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d'aînesse. Quand l'enfant sera plus fort, dit-elle, il faudra lui faire une marque qui ne puisse jamais s'effacer ; à quoi l'on ne manqua pas. L'aîné fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet, pour le distinguer de son frère aîné, qui lui avait servi de parrain ; et le cadet fut appelé Landry, nom qu'il garda comme il l'avait reçu au baptême, parce que son oncle, qui était son parrain, avait gardé de son jeune âge la coutume d'être appelé Landriche.

Le père Barbeau fut un peu étonné, quand il revint du marché, de voir deux petites têtes dans le berceau. – Oh ! oh ! fit-il, voilà un berceau qui est trop étroit. Demain matin, il me faudra l'agrandir. – Il était un peu menuisier de ses mains, sans avoir appris, et il avait fait la moitié de ses meubles. Il ne s'étonna pas autrement et alla soigner sa femme, qui but un grand verre de vin chaud, et ne s'en porta que mieux.

– Tu travailles si bien, ma femme, lui dit-il, que ça doit me donner du courage. Voilà deux enfants de plus à nourrir, dont nous n'avions pas absolument besoin ; ça veut dire qu'il ne faut pas que je me repose de cultiver nos terres et d'élever nos bestiaux. Sois tranquille ; on travaillera ; mais ne m'en donne pas trois la prochaine fois, car ça serait trop.

La mère Barbeau se prit à pleurer, dont le père Barbeau se mit fort en peine.

– Bellement, bellement, dit-il, il ne faut te chagriner, ma bonne femme. Ce n'est pas par manière de reproche que je t'ai dit cela, mais par manière de remerciement, bien au contraire.

Ces deux enfants-là sont beaux et bien faits ; ils n'ont point de défauts sur le corps, et j'en suis content.

– Alas ! mon Dieu, dit la femme, je sais bien que vous ne me les reprochez pas, notre maître ; mais moi j'ai du souci, parce qu'on m'a dit qu'il n'y avait rien de plus chanceux et de plus malaisé à élever que des bessons. Ils se font tort l'un à l'autre, et presque toujours, il faut qu'un des deux périsse pour que l'autre se porte bien.

– Oui-da ! dit le père : est-ce la vérité ? Tant qu'à moi, ce sont les premiers bessons que je vois. Le cas n'est point fréquent. Mais voici la mère Sagette qui a de la connaissance là-dessus, et qui va nous dire ce qui en est.

La mère Sagette étant appelée répondit :

– Fiez-vous à moi ; ces deux bessons-là vivront bel et bien, et ne seront pas plus maladies que d'autres enfants. Il y a cinquante ans que je fais le métier de sage-femme, et que je vois naître, vivre ou mourir tous les enfants du canton. Ce n'est donc pas la première fois que je reçois des jumeaux. D'abord, la ressemblance ne fait rien à leur santé. Il y en a qui ne se

ressemblent pas plus que vous et moi, et souvent il arrive que l'un est fort et l'autre faible ; ce qui fait que l'un vit et que l'autre meurt ; mais regardez les vôtres, ils sont chacun aussi beau et aussi bien corporé que s'il était fils unique. Ils ne se sont donc pas fait dommage l'un à l'autre dans le sein de leur mère ; ils sont venus à bien tous les deux sans trop la faire souffrir et sans souffrir eux-mêmes. Ils sont jolis à merveille et ne demandent qu'à vivre. Consolez-vous donc, mère Barbeau, ça vous sera un plaisir de les voir grandir ; et, s'ils continuent, il n'y aura guère que vous et ceux qui les verront tous les jours qui pourrez faire entre eux une différence ; car je n'ai jamais vu deux bessons si pareils. On dirait deux petits perdreaux sortant de l'œuf ; c'est si gentil et si semblable, qu'il n'y a que la mère-perdrix qui les reconnaisse.

– À la bonne heure ! fit le père Barbeau en se grattant la tête ; mais j'ai ouï dire que les bessons prenaient tant d'amitié l'un pour l'autre, que quand ils se quittaient ils ne pouvaient plus vivre, et qu'un des deux, tout au moins, se laissait consumer par le chagrin, jusqu'à en mourir.

– C'est la vraie vérité, dit la mère Sagette ; mais écoutez ce qu'une femme d'expérience va vous dire. Ne le mettez pas en oubliance ; car, dans le temps où vos enfants seront en âge de vous quitter, je ne serai peut-être plus de ce monde pour vous conseiller. Faites attention, dès que vos bessons commenceront à se reconnaître, de ne pas les laisser toujours ensemble. Emmenez l'un au travail pendant que l'autre gardera la maison. Quand l'un ira pêcher, envoyez l'autre à la chasse ; quand l'un gardera les moutons, que l'autre aille voir les bœufs au pacage ; quand vous donnerez à l'un du vin à boire, donnez à l'autre un verre d'eau, et réciproquement. Ne les grondez point ou ne les corrigez point tous les deux en même temps ; ne les habillez pas de même ; quand l'un aura un chapeau, que l'autre ait une casquette, et que surtout leurs blouses ne soient pas du même bleu. Enfin, par tous les moyens que vous pourrez imaginer, empêchez-les de se confondre l'un avec l'autre et de s'accoutumer à ne pas se passer l'un de l'autre. Ce que je vous dis là, j'ai grand'peur que vous ne le mettiez dans l'oreille du

chat ; mais si vous ne le faites pas, vous vous en repentirez grandement un jour.

La mère Sagette parlait d'or et on la crut. On lui promit de faire comme elle disait, et on lui fit un beau présent avant de la renvoyer. Puis comme elle avait bien recommandé que les bessons ne fussent point nourris du même lait, on s'enquit vite d'une nourrice.

Mais il ne s'en trouva point dans l'endroit. La mère Barbeau, qui n'avait pas compté sur deux enfants, et qui avait nourri elle-même tous les autres, n'avait pas pris ses précautions à l'avance. Il fallut que le père Barbeau partît pour chercher cette nourrice dans les environs ; et pendant ce temps, comme la mère ne pouvait pas laisser pâtir ses petits, elle leur donna le sein à l'un comme à l'autre.

Les gens de chez nous ne se décident pas vite, et, quelque riche qu'on soit, il faut toujours un peu marchander. On savait que les Barbeau avaient de quoi payer, et on pensait que la mère, qui n'était plus de la première jeunesse, ne pourrait point garder deux nourrissons sans s'épuiser. Toutes les nourrices

que le père Barbeau put trouver lui demandèrent donc dix-huit livres par mois, ni plus ni moins qu'à un bourgeois.

Le père Barbeau n'aurait voulu donner que douze ou quinze livres, estimant que c'était beaucoup pour un paysan. Il courut de tous les côtés et disputa un peu sans rien conclure. L'affaire ne pressait pas beaucoup ; car deux enfants si petits ne pouvaient pas fatiguer la mère, et ils étaient si bien portants, si tranquilles, si peu brailards l'un et l'autre, quels ne faisaient presque pas plus d'embarras qu'un seul dans la maison. Quand l'un dormait, l'autre dormait aussi. Le père avait arrangé le berceau, et quand ils pleuraient tous deux à la fois, on les berçait et on les apaisait en même temps.

Enfin le père Barbeau fit un arrangement avec une nourrice pour quinze livres, et il ne se tenait plus qu'à cent sous d'épingles, lorsque sa femme lui dit :

– Bah ! notre maître, je ne vois pas pourquoi nous allons dépenser cent quatre-vingts ou deux cents livres par an, comme si nous étions des messieurs et dames, et comme si j'étais hors

d'âge pour nourrir mes enfants. J'ai plus de lait qu'il n'en faut pour cela. Ils ont déjà un mois, nos garçons, et voyez s'ils ne sont pas en bon état ! La Merlaude que vous voulez donner pour nourrice à un des deux n'est pas moitié si forte et si saine que moi ; son lait a déjà dix-huit mois, et ce n'est pas ce qu'il faut à un enfant si jeune. La Sagette nous a dit de ne pas nourrir nos bessons du même lait, pour les empêcher de prendre trop d'amitié l'un pour l'autre c'est vrai qu'elle l'a dit ; mais n'a-t-elle pas dit aussi qu'il fallait les soigner également bien, parce que, après tout, les bessons n'ont pas la vie tout à fait aussi forte que les autres enfants ? J'aime mieux que les nôtres s'aiment trop, que s'il faut sacrifier l'un à l'autre. Et puis, lequel des deux mettrons-nous en nourrice ? Je vous confesse que j'aurais autant de chagrin à me séparer de l'un comme de l'autre. Je peux dire que j'ai bien aimé tous mes enfants, mais, je ne sais comment la chose se fait, m'est avis que ceux-ci sont encore les plus mignons et les plus gentils que j'aie portés dans mes bras. J'ai pour eux un je ne sais quoi qui me fait toujours craindre de les perdre. Je vous en prie, mon mari, ne pensez plus à cette

nourrice ; nous ferons pour le reste tout ce que la Sagette a recommandé.

Comment voulez-vous que des enfants à la mamelle se prennent de trop grande amitié, quand c'est tout au plus s'ils connaîtront leurs mains d'avec leurs pieds quand ils seront en sevrage ?

– Ce que tu dis là n'est pas faux, ma femme, répondit le père Barbeau en regardant sa femme, qui était encore fraîche et forte comme on en voit peu ; mais si, pourtant, à mesure que ces enfants grossiront, ta santé venait à dépérir ?

– N'ayez peur, dit la Barbeaude, je me sens d'aussi bon appétit que si j'avais quinze ans, et d'ailleurs, si je sentais que je m'épuise, je vous promets que je ne vous le cacherais pas, et il serait toujours temps de mettre un de ces pauvres enfants hors de chez nous.

Le père Barbeau se rendit, d'autant plus qu'il aimait bien autant ne pas faire de dépense inutile. La mère Barbeau nourrit ses bessons sans se plaindre et sans souffrir, et même elle était d'un si beau naturel que, deux ans après le sevrage de ses

petits, elle mit au monde une jolie petite fille, qui eut nom Nanette, et qu'elle nourrit aussi elle-même. Mais c'était un peu trop, et elle eût eu peine à en venir à bout, si sa fille aînée, qui était à son premier enfant, ne l'eût soulagée de temps en temps, en donnant le sein à sa petite sœur.

De cette manière toute la famille grandit et grouilla bientôt au soleil, les petits oncles et les petites tantes avec les petits neveux et les petites nièces, qui n'avaient pas à se reprocher d'être beaucoup plus turbulents ou plus raisonnables les uns que les autres.

Chapitre II

Les bessons croissaient à plaisir sans être malades plus que d'autres enfants, et même ils avaient le tempérament si doux et si bien façonné qu'on eût dit qu'ils ne souffraient point de leurs dents ni de leur croît, autant que le reste du petit monde.

Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, les épaules bien

avalées, le corps droit et bien planté, plus de taille et de hardiesse que tous ceux de leur âge, et tous les gens des alentours qui passaient par le bourg de Cosse s'arrêtaient pour les regarder, pour s'émerveiller de leur retirance, et chacun s'en allait disant : « C'est tout de même une jolie paire de gars. »

Cela fut cause que, de bonne heure, les bessons s'accoutumèrent à être examinés et questionnés et à ne point devenir honteux et sots en grandissant. Ils étaient à leur aise avec tout le monde, et, au lieu de se cacher derrière les buissons, comme font les enfants de chez nous quand ils aperçoivent un étranger, ils affrontaient le premier venu, mais toujours très honnêtement, et répondaient à tout ce qu'on leur demandait, sans baisser la tête et sans se faire prier. Au premier moment, on ne faisait point entre eux de différence et on croyait voir un œuf et un œuf. Mais, quand on les avait observés un quart d'heure, on voyait que Landry était une miette plus grand et plus fort, qu'il avait le cheveu un peu plus épais, le nez plus fort et l'œil plus vif. Il avait aussi le front plus large et l'air plus décidé, et même un signe que son frère avait à la joue

droite, il l'avait à la joue gauche et beaucoup plus marqué. Les gens de l'endroit les reconnaissaient donc bien ; mais cependant il leur fallait un petit moment, et, à la tombée de la nuit ou à une petite distance, ils s'y trompaient quasi tous, d'autant plus que les bessons avaient la voix toute pareille, et que, comme ils savaient très bien qu'on pouvait les confondre, ils répondaient au nom l'un de l'autre sans se donner la peine de vous avertir de la méprise. Le père Barbeau lui-même s'y embrouillait quelquefois. Il n'y avait, ainsi que la Sagette l'avait annoncé, que la mère qui ne s'y embrouillât jamais, fût-ce à la grande nuit, ou du plus loin qu'elle pouvait les voir venir ou les entendre parler.

En fait, l'un valait l'autre, et si Landry avait une idée de gaieté et de courage de plus que son aîné, Sylvinet était si amiteux et si fin d'esprit qu'on ne pouvait pas l'aimer moins que son cadet. On pensa bien, pendant trois mois, à les empêcher de trop s'accoutumer l'un à l'autre. Trois mois, c'est beaucoup, en campagne, pour observer une chose contre la coutume. Mais, d'un côté, on ne voyait point que cela fît grand effet ; d'autre part, M. le curé avait dit que la mère Sagette était une radoteuse

et que ce que le bon Dieu avait mis dans les lois de la nature ne pouvait être défait par les hommes. Si bien qu'on oublia peu à peu tout ce qu'on s'était promis de faire. La première fois qu'on leur ôta leur fourreau pour les conduire à la messe en culottes, ils furent habillés du même drap, car ce fut un jupon de leur mère qui servit pour les deux habillements, et la façon fut la même, le tailleur de la paroisse n'en connaissant point deux.

Quand l'âge leur vint, on remarqua qu'ils avaient le même goût pour la couleur, et quand leur tante Rosette voulut leur faire cadeau à chacun d'une cravate, à la nouvelle année, ils choisirent tous deux la même cravate lilas au mercier colporteur qui promenait sa marchandise de porte en porte sur le dos de son cheval percheron. La tante leur demanda si c'était pour l'idée qu'ils avaient d'être toujours habillés l'un comme l'autre. Mais les bessons n'en cherchaient pas si long ; Sylvinet répondit que c'était la plus jolie couleur et le plus joli dessin de cravate qu'il y eût dans tout le ballot du mercier et de suite Landry assura que toutes les autres cravates étaient vilaines.

– Et la couleur de mon cheval, dit le marchand en souriant, comment la trouvez-vous ?

– Bien laide, dit Landry. Il ressemble à une vieille pie.

– Tout à fait laide, dit Sylvinet. C'est absolument une pie mal plumée.

– Vous voyez bien, dit le mercier à la tante, d'un air judicieux, que ces enfants-là ont la même vue. Si l'un voit jaune ce qui est rouge, aussitôt l'autre verra rouge ce qui est jaune, et il ne faut pas les contrarier là-dessus, car on dit que quand on veut empêcher les bessons de se considérer comme les deux empreintes d'un même dessin, ils deviennent idiots et ne savent plus du tout ce qu'ils disent.

Le mercier disait cela parce que ses cravates lilas étaient mauvais teint et qu'il avait envie d'en vendre deux à la fois.

Par la suite du temps, tout alla de même, et les bessons furent habillés si pareillement, qu'on avait encore plus souvent lieu de les confondre, et soit par malice d'enfant, soit par la force de cette loi de nature que le curé croyait impossible à défaire,

quand l'un avait cassé le bout de son sabot, bien vite l'autre écornait le sien du même pied ; quand l'un déchirait sa veste ou sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la déchirure, qu'on aurait dit que le même accident l'avait occasionnée : et puis, mes bessons de rire et de prendre un air sournoisement innocent quand on leur demandait compte de la chose.

Bonheur ou malheur, cette amitié-là augmentait toujours avec l'âge, et le jour où ils surent raisonner un peu, ces enfants se dirent qu'ils ne pouvaient pas s'amuser avec d'autres enfants quand un des deux ne s'y trouvait pas ; et le père ayant essayé d'en garder un toute la journée avec lui, tandis que l'autre restait avec la mère, tous les deux furent si tristes, si pâles et si lâches au travail, qu'on les crut malades. Et puis quand ils se retrouvèrent le soir, ils s'en allèrent tous deux par les chemins, se tenant par la main et ne voulant plus rentrer, tant ils avaient d'aise d'être ensemble, et aussi parce qu'ils boudaient un peu leurs parents de leur avoir fait ce chagrin-là. On n'essaya plus guère de recommencer, car il faut dire que le père et la mère, même les oncles et les tantes, les frères et les sœurs

avaient pour les bessons une amitié qui tournait un peu en faiblesse. Ils en étaient fiers, à force d'en recevoir des compliments, et aussi parce que c'était, de vrai, deux enfants qui n'étaient ni laids, ni sots, ni méchants. De temps en temps, le père Barbeau s'inquiétait bien un peu de ce que deviendrait cette accoutumance d'être toujours ensemble quand ils seraient en âge d'homme, et se remémorant les paroles de la Sagette il essayait de les taquiner pour les rendre jaloux l'un de l'autre. S'ils faisaient une petite faute, il tirait les oreilles de Sylvinet, par exemple, disant à Landry : Pour cette fois, je te pardonne à toi, parce que tu es ordinairement le plus raisonnable. Mais cela consolait Sylvinet d'avoir chaud aux oreilles, de voir qu'on avait épargné son frère, et Landry pleurait comme si c'était lui qui avait reçu la correction. On tenta aussi de donner, à l'un seulement, quelque chose dont tous deux avaient envie ; mais tout aussitôt, si c'était chose bonne à manger, ils partageaient, ou si c'était toute autre amulette ou épelette à leur usage, ils le mettaient en commun, ou se le donnaient et redonnaient l'un à l'autre, sans distinction du tien et du mien. Faisait-on à l'un un

compliment de sa conduite, en ayant l'air de ne pas rendre justice à l'autre, cet autre était content et fier de voir encourager et caresser son besson, et se mettait à le flatter et à le caresser aussi. Enfin, c'était peine perdue que de vouloir les diviser d'esprit ou de corps, et comme on n'aime guère à contrarier des enfants qu'on chérit, même quand c'est pour leur bien, on laissa vite aller les choses comme Dieu voulut ; ou bien on se fit de ces petites picoteries un jeu dont les deux bessons n'étaient point dupes. Ils étaient fort malins, et quelquefois pour qu'on les laissât tranquilles, ils faisaient mine de se disputer et de se battre ; mais ce n'était qu'un amusement de leur part, et ils n'avaient garde, en se roulant l'un sur l'autre, de se faire le moindre mal ; si quelque badaud s'étonnait de les voir en bisbille, ils se cachaient pour rire de lui, et on les entendait babiller et chançonner ensemble comme deux merles dans une branche.

Malgré cette grande ressemblance et cette grande inclination, Dieu, qui n'a rien fait d'absolument pareil dans le ciel et sur la terre, voulut qu'ils eussent un sort bien différent, et c'est

alors qu'on vit que c'étaient deux créatures séparées dans l'idée du bon Dieu, et différentes dans leur propre tempérament.

On ne vit la chose qu'à l'essai, et cet essai arriva après qu'ils eurent fait ensemble leur première communion. La famille du père Barbeau augmentait, grâce à ses deux filles aînées qui ne chômaient pas de mettre de beaux enfants au monde. Son fils aîné, Martin, un beau et brave garçon, était au service ; ses gendres travaillaient bien, mais l'ouvrage n'abondait pas toujours. Nous avons eu, dans nos pays, une suite de mauvaises années, tant pour les vimaires du temps que pour les embarras du commerce, qui ont délogé plus d'écus de la poche des gens de campagne qu'elles n'y en ont fait rentrer. Si bien que le père Barbeau n'était pas assez riche pour garder tout son monde avec lui, et il fallait bien songer à mettre ses bessons en condition chez les autres. Le père Caillaud, de la Priche, lui offrit d'en prendre un pour toucher ses bœufs, parce qu'il avait un fort domaine à faire valoir, et que tous ses garçons étaient trop grands ou trop jeunes pour cette besogne là. La mère Barbeau eut grand'peur et grand chagrin quand son mari lui en parla pour

la première fois. On eût dit qu'elle n'avait jamais prévu que la chose dût arriver à ses bessons, et pourtant elle s'en était

inquiétée leur vie durant ; mais, comme elle était grandement soumise à son mari, elle ne sut que dire. Le père avait bien du souci aussi pour son compte, et il prépara la chose de loin. D'abord les deux bessons pleurèrent et passèrent trois jours à travers bois et prés, sans qu'on les vît, sauf à l'heure des repas. Ils ne disaient mot à leurs parents, et quand on leur demandait s'ils avaient pensé à se soumettre, ils ne répondaient rien, mais ils raisonnaient beaucoup quand ils étaient ensemble.

Le premier jour ils ne surent que se lamenter tous deux, et se tenir par les bras comme s'ils avaient crainte qu'on ne vînt les séparer par force. Mais le père Barbeau ne l'eût point fait. Il avait la sagesse d'un paysan, qui est faite moitié de patience et moitié de confiance dans l'effet du temps. Aussi le lendemain, les bessons voyant qu'on ne les taboulait point, et que l'on comptait que la raison leur viendrait, se trouvèrent-ils plus effrayés de la

volonté paternelle qu'ils ne l'eussent été par menaces et châtiments.

– Il faudra pourtant bien nous y ranger, dit Landry, et c'est à savoir lequel de nous s'en ira ; car on nous a laissé le choix, et le père Caillaud a dit qu'il ne pouvait pas nous prendre tous les deux.

– Qu'est-ce que ça me fait que je parte ou que je reste, dit Sylvinet, puisqu'il faut que nous nous quittions ? Je ne pense seulement pas à l'affaire d'aller vivre ailleurs ; si j'y allais avec toi, je me désaccoutumerais bien de la maison.

– Ça se dit comme ça, reprit Landry, et pourtant celui qui restera avec nos parents aura plus de consolation et moins d'ennui que celui qui ne verra plus ni son besson, ni son père, ni sa mère, ni son jardin, ni ses bêtes, ni tout ce qui a coutume de lui faire plaisir.

Landry disait cela d'un air assez résolu ; mais Sylvinet se remit à pleurer ; car il n'avait pas autant de résolution que son frère, et l'idée de tout perdre et de tout quitter à la fois lui fit tant de peine qu'il ne pouvait plus s'arrêter dans ses larmes.

Landry pleurait aussi, mais pas autant, et pas de la même manière ; car il pensait toujours à prendre pour lui le plus gros de la peine, et il voulait voir ce que son frère en pouvait supporter, afin de lui épargner tout le reste. Il connut bien que Sylvinet avait plus peur que lui d'aller habiter un endroit étranger et de se donner à une famille autre que la sienne.

– Tiens, frère, lui dit-il, si nous pouvons nous décider à la séparation, mieux vaut que je m'en aille. Tu sais bien que je suis un peu plus fort que toi et que, quand nous sommes malades, ce qui arrive presque toujours en même temps, la fièvre se met plus fort après toi qu'après moi. On dit que nous mourrons peut-être si l'on nous sépare. Moi je ne crois pas que je mourrai ; mais je ne répondrais pas de toi, et c'est pour cela que j'aime mieux te savoir avec notre mère, qui te consolera et te soignera. De fait, si l'on fait chez nous une différence entre nous deux, ce qui ne paraît guère, je crois bien que c'est toi qui es le plus chéri, et je sais que tu es le plus mignon et le plus amiteux. Reste donc, moi je partirai. Nous ne serons pas loin l'un de l'autre. Les terres du père Caillaud touchent les nôtres, et nous nous verrons tous les

jours. Moi j'aime la peine et ça me distraira, et comme je cours mieux que toi, je viendrai plus vite te trouver aussitôt que j'aurai fini ma journée. Toi, n'ayant pas grand-chose à faire, tu viendras en te promenant me voir à mon ouvrage. Je serai bien moins inquiet à ton sujet que si tu étais dehors et moi dedans la maison. Par ainsi, je te demande d'y rester.

Chapitre III

Sylvinet ne voulut point entendre à cela ; quoiqu'il eût le cœur plus tendre que Landry pour son père, sa mère et sa petite Nanette, il s'effrayait de laisser l'endosse à son cher besson.

Quand ils eurent bien discuté, ils tirèrent à la courte paille et le sort tomba sur Landry. Sylvinet ne fut pas content de l'épreuve et voulut tenter à pile ou face avec un gros sou. Face tomba trois fois pour lui, c'était toujours à Landry de partir.

– Tu vois bien que le sort le veut, dit Landry, et tu sais qu'il ne faut pas contrarier le sort.

Le troisième jour, Sylvinet pleura bien encore, mais Landry ne pleura presque plus. La première idée du départ lui avait fait

peut-être une plus grosse peine qu'à son frère, parce qu'il avait mieux senti son courage et qu'il ne s'était pas endormi sur l'impossibilité de résister à ses parents ; mais, à force de penser à son mal, il l'avait plus vite usé, et il s'était fait beaucoup de raisonnements, tandis qu'à force de se désoler, Sylvinet n'avait pas eu le courage de se raisonner : si bien que Landry était tout décidé à partir, que Sylvinet ne l'était point encore à le voir s'en aller.

Et puis Landry avait un peu plus d'amour-propre que son frère. On leur avait tant dit qu'ils ne seraient jamais qu'une moitié d'homme s'ils ne s'habituait pas à se quitter, que Landry, qui commençait à sentir l'orgueil de ses quatorze ans, avait envie de montrer qu'il n'était plus un enfant. Il avait toujours été le premier à persuader et à entraîner son frère, depuis la première fois qu'ils avaient été chercher un nid au faite d'un arbre, jusqu'au jour où ils se trouvaient. Il réussit donc encore cette fois-là à le tranquilliser, et, le soir, en rentrant à la maison, il déclara à son père que son frère et lui se rangeaient au devoir, qu'ils avaient

tiré au sort, et que c'était à lui Landry, d'aller toucher les grands bœufs de la Priche.

Le père Barbeau prit ses deux bessons chacun sur un de ses genoux, quoiqu'ils fussent déjà grands et forts, et il leur parla ainsi :

– Mes enfants, vous voilà en âge de raison, je le connais à votre soumission et j'en suis content. Souvenez-vous que quand les enfants font plaisir à leurs père et mère, ils font plaisir au grand Dieu du ciel qui les en récompense un jour ou l'autre. Je ne veux pas savoir lequel de vous deux s'est soumis le premier. Mais Dieu le sait, et il bénira celui-là pour avoir bien parlé, comme il bénira aussi l'autre pour avoir bien écouté.

Là-dessus il conduisit ses bessons auprès de leur mère pour qu'elle leur fît son compliment ; mais la mère Barbeau eut tant de peine à se retenir de pleurer, qu'elle ne put rien leur dire et se contenta de les embrasser.

Le père Barbeau, qui n'était pas un maladroit, savait bien lequel des deux avait le plus de courage et lequel avait le plus

d'attache. Il ne voulut point laisser refroidir la bonne volonté de Sylvinet, car il voyait que Landry était tout décidé pour lui-même, et qu'une seule chose, le chagrin de son frère, pouvait le faire broncher. Il éveilla donc Landry avant le jour, en ayant bien soin de ne pas secouer son aîné, qui dormait à côté de lui.

– Allons, petit, lui dit-il tout bas, il nous faut partir pour la Priche avant que ta mère te voye, car tu sais qu'elle a du chagrin, et il faut lui épargner les adieux. Je vas te conduire chez ton nouveau maître et porter ton paquet.

– Ne dirai-je pas adieu à mon frère ? demanda Landry. Il m'en voudra si je le quitte sans l'avertir.

– Si ton frère s'éveille et te voit partir, il pleurera, il réveillera votre mère, et votre mère pleurera encore plus fort, à cause de votre chagrin. Allons, Landry, tu es un garçon de grand cœur, et tu ne voudrais pas rendre ta mère malade. Fais ton devoir tout entier, mon enfant ; pars sans faire semblant de rien. Pas plus tard que ce soir, je te conduirai ton frère, et comme c'est demain dimanche, tu viendras voir ta mère sur le jour.

Landry obéit bravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie ni si tranquille qu'elle n'eût entendu ce que son homme disait à Landry. La pauvre femme, sentant la raison de son mari, ne bougea et se contenta d'écarter un peu son rideau pour voir sortir Landry. Elle eut le cœur si gros qu'elle se jeta à bas du lit pour aller l'embrasser, mais elle s'arrêta quand elle fut devant le lit des bessons, où Sylvinet dormait encore à pleins yeux. Le pauvre garçon avait tant pleuré depuis trois jours et quasi trois nuits, qu'il était vanné par la fatigue, et même il se sentait d'un peu de fièvre, car il se tournait et retournait sur son coussin, envoyant de gros soupirs et gémissant sans pouvoir se réveiller.

Alors la mère Barbeau, voyant et avisant le seul de ses bessons qui lui restât, ne put pas s'empêcher de se dire que c'était celui qu'elle eût vu partir avec le plus de peine. Il est bien vrai qu'il était le plus sensible des deux, soit qu'il eût le tempérament moins fort, soit que Dieu, dans sa loi de nature, ait écrit que de deux personnes qui s'aiment, soit d'amour, soit

d'amitié, il y en a toujours une qui doit donner son cœur plus que l'autre. Le père Barbeau avait un brin de préférence pour Landry, parce qu'il faisait cas du travail et du courage plus que des caresses et des attentions. Mais la mère avait ce brin de préférence pour le plus gracieux et le plus câlin, qui était Sylvinet.

La voilà donc qui se prend à regarder son pauvre gars, tout pâle et tout défait, et qui se dit que ce serait grand'pitié de le mettre déjà en condition ; que son Landry a plus d'étoffe pour endurer la peine, et que d'ailleurs l'amitié pour son besson et pour sa mère ne le foule pas au point de le mettre en danger de maladie. C'est un enfant qui a une grande idée de son devoir, pensait-elle ; mais tout de même, s'il n'avait pas le cœur un peu dur, il ne serait pas parti comme ça sans barguigner, sans tourner la tête et sans verser une pauvre larme. Il n'aurait pas eu la force de faire deux pas sans se jeter sur ses genoux pour demander courage au bon Dieu, et il se serait approché de mon lit, où je faisais la frime de dormir, tant seulement pour me regarder et pour embrasser le bout de mon rideau.

Mon Landry est bien un véritable garçon. Ça ne demande qu'à vivre, à remuer, à travailler et à changer de place. Mais celui-ci a le cœur d'une fille ; c'est si tendre et si doux qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ça comme ses yeux.

Ainsi devisait en elle-même la mère Barbeau tout en retournant à son lit, où elle ne se rendormit point, tandis que le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages du côté de la Priche. Quand ils furent sur une petite hauteur, d'où l'on ne voit plus les bâtiments de la Cosse aussitôt qu'on se met à la descendre. Landry s'arrêta et se retourna. Le cœur lui enfla. et il s'assit sur la fougère, ne pouvant faire un pas de plus. Son père fit mine de ne point s'en apercevoir et de continuer à marcher. Au bout d'un petit moment, il l'appela bien doucement en lui disant :

– Voilà qu'il fait jour, mon Landry ; dégageons-nous, si nous voulons arriver avant le soleil levé.

Landry se releva, et comme il s'était juré de ne point pleurer devant son père, il rentra ses larmes qui lui venaient dans les

yeux grosses comme des pois. Il fit comme s'il avait laissé tomber son couteau de sa poche, et il arriva à la Priche sans avoir montré sa peine, qui pourtant n'était pas mince.

Chapitre IV

Le père Caillaud, voyant que des deux bessons on lui amenait le plus fort et le plus diligent, fut tout aise de le recevoir. Il savait bien que cela n'avait pas dû se décider sans chagrin, et comme c'était un brave homme et un bon voisin, fort ami du père Barbeau, il fit de son mieux pour flatter et encourager le jeune gars. Il lui fit donner vite la soupe et un pichet de vin pour lui remettre le cœur, car il était aisé de voir que le chagrin y était. Il le mena ensuite avec lui pour lier les bœufs, et il lui fit connaître la manière dont il s'y prenait. De fait, Landry n'était pas novice dans cette besogne-là ; car son père avait une jolie paire de bœufs, qu'il avait souvent ajustés et conduits à merveille. Aussitôt que l'enfant vit les grands bœufs du père Caillaud, qui étaient les mieux tenus, les mieux nourris et les plus forts de race de tout le pays, il se sentit chatouillé dans son orgueil d'avoir une si belle aumaille au bout de son aiguillon. Et

puis il était content de montrer qu'il n'était ni maladroit ni lâche, et qu'on n'avait rien de nouveau à lui apprendre. Son père ne manqua pas de le faire valoir, et quand le moment fut venu de partir pour les champs, tous les enfants du père Caillaud, garçons et filles, grands et petits, vinrent embrasser le besson, et la plus jeune des filles lui attacha une branchée de fleurs avec des rubans à son chapeau, parce que c'était son premier jour de service et comme un jour de fête pour la famille qui le recevait. Avant de le quitter, son père lui fit une admonestation en présence de son nouveau maître, lui commandant de le contenter en toutes choses et d'avoir soin de son bétail comme si c'était son bien propre.

Là-dessus, Landry ayant promis de faire de son mieux, s'en alla au labourage, où il fit bonne contenance et bon office tout le jour, et d'où il revint ayant grand appétit ; car c'était la première fois qu'il travaillait aussi rude, et un peu de fatigue est un souverain remède contre le chagrin.

Mais ce fut plus malaisé à passer pour le pauvre Sylvinet, à la Bessonnière : car il faut vous dire que la maison et la propriété du père Barbeau, situées au bourg de la Cosse, avaient pris ce nom-là depuis la naissance des deux enfants, et à cause que, peu de temps après, une servante de la maison avait mis au monde une paire de bessons qui n'avaient point vécu. Or, comme les paysans sont grands donneurs de sornettes et sobriquets, la maison et la terre avaient reçu le nom de Bessonnière ; et partout où se montraient Sylvinet et Landry, les enfants ne manquaient pas de crier autour d'eux : « Voilà les bessons de la Bessonnière ! »

Or donc, il y avait grande tristesse ce jour-là à la Bessonnière du père Barbeau. Sitôt que Sylvinet fut éveillé, et qu'il ne vit point son frère à son côté, il se douta de la vérité, mais il ne pouvait croire que Landry pût être parti comme cela sans lui dire adieu ; et il était fâché contre lui au milieu de sa peine.

– Qu'est-ce que je lui ai donc fait, disait-il à sa mère, et en quoi ai-je pu le mécontenter ? Tout ce qu'il m'a conseillé de faire, je m'y suis toujours rendu ; et quand il m'a recommandé de ne point pleurer devant vous, ma mère mignonne, je me suis retenu de pleurer, tant que la tête m'en sautait. Il m'avait promis de ne pas s'en aller sans me dire encore des paroles pour me donner courage, et sans déjeuner avec moi au bout de la Chênevière, à l'endroit où nous avons coutume d'aller causer et nous amuser tous les deux. Je voulais lui faire son paquet et lui donner mon couteau qui vaut mieux que le sien. Vous lui aviez donc fait son paquet hier soir sans me rien dire, ma mère, et vous saviez donc qu'il voulait s'en aller sans me dire adieu ?

– J'ai fait la volonté de ton père, répondit la mère Barbeau.

Et elle dit tout ce qu'elle put imaginer pour le consoler. Il ne voulait entendre à rien, et ce ne fut que quand il vit qu'elle pleurait aussi, qu'il se mit à l'embrasser, à lui demander pardon d'avoir augmenté sa peine, et à lui promettre de rester avec elle pour la dédommager. Mais aussitôt qu'elle l'eut quitté pour

vaquer à la basse-cour et à la lessive, il se prit de courir du côté de la Priche, sans même songer où il allait, mais se laissant emporter par son instinct comme un pigeon qui court après sa pigeonne sans s'embarrasser du chemin.

Il aurait été jusqu'à la Priche s'il n'avait rencontré son père qui en revenait, et qui le prit par la main pour le ramener, en lui disant : – Nous irons ce soir, mais il ne faut pas détemcer ton frère pendant qu'il travaille, ça ne contenterait pas son maître ; d'ailleurs la femme de chez nous est dans la peine, et je compte que c'est toi qui la consoleras.

Chapitre V

Sylvinet revint se pendre aux jupons de sa mère comme un petit enfant, et ne la quitta point de la journée, lui parlant toujours de Landry et ne pouvant pas se défendre de penser à lui, en passant par tous les endroits et recoins où ils avaient eu coutume de passer ensemble. Le soir il alla à la Priche avec son père, qui voulut l'accompagner. Sylvinet était comme fou d'aller

embrasser son besson, et il n'avait pas pu souper, tant il avait hâte de partir. Il comptait que Landry viendrait au-devant de lui, et il s'imaginait toujours le voir accourir. Mais Landry, quoiqu'il en eût bonne envie, ne bougea point. Il craignit d'être moqué par les jeunes gens et les gars de la Priche pour cette amitié bessonnière qui passait pour une sorte de maladie, si bien que Sylvinet le trouva à table, buvant et mangeant comme s'il eût été toute sa vie avec la famille Caillaud.

Aussitôt que Landry le vit entrer, pourtant, le cœur lui sauta de joie, et s'il ne se fût pas contenu, il aurait fait tomber la table et le banc pour l'embrasser plus vite. Mais il n'osa, parce que ses maîtres le regardaient curieusement, se faisant un amusement de voir dans cette amitié une chose nouvelle et un phénomène de nature, comme disait le maître d'école de l'endroit.

Aussi, quand Sylvinet vint se jeter sur lui, l'embrasser tout en pleurant, et se serrer contre lui comme un oiseau se pousse dans le nid contre son frère pour se réchauffer, Landry fut fâché

à cause des autres, tandis qu'il ne pouvait pourtant pas s'empêcher d'être content pour son compte ; mais il voulait avoir l'air plus raisonnable que son frère, et il lui fit de temps en temps signe de s'observer, ce qui étonna et fâcha grandement Sylvinet. Là-dessus, le père Barbeau s'étant mis à causer et à boire un coup ou deux avec le père Caillaud, les deux bessons sortirent ensemble, Landry voulant bien aimer et caresser son frère comme en secret. Mais les autres gars les observèrent de loin ; et même la petite Solange, la plus jeune des filles du père Caillaud, qui était maligne et curieuse comme un vrai linot, les suivit à petits pas jusque dans la coudrière, riant d'un air penaud quand ils faisaient attention à elle, mais n'en démordant point, parce qu'elle s'imaginait toujours qu'elle allait voir quelque chose de singulier, et ne sachant pourtant pas ce qu'il peut y avoir de surprenant dans l'amitié de deux frères.

Sylvinet, quoiqu'il fût étonné de l'air tranquille dont son frère l'avait abordé, ne songea pourtant pas à lui en faire reproche, tant il était content de se trouver avec lui. Le lendemain, Landry sentant qu'il s'appartenait, parce que le père Caillaud lui avait

donné licence de tout devoir, il partit de si grand matin qu'il pensa surprendre son frère au lit. Mais malgré que Sylvinet fût le plus dormeur des deux, il s'éveilla dans le moment que Landry passait la barrière de l'ouche, et s'en courut nu-pieds comme si quelque chose lui eût dit que son besson approchait de lui. Ce fut pour Landry une journée de parfait contentement. Il avait du plaisir à revoir sa famille et sa maison, depuis qu'il savait qu'il n'y reviendrait pas tous les jours, et que ce serait pour lui comme une récompense. Sylvinet oublia toute sa peine jusqu'à la moitié du jour. Au déjeuner, il s'était dit qu'il dînerait avec son frère, mais quand le dîner fut fini, il pensa que le souper serait le dernier repas, et il commença d'être inquiet et mal à son aise. Il soignait et câlinait son besson à plein cœur, lui donnant ce qu'il y avait de meilleur à manger, le croûton de son pain et le cœur de sa salade ; et puis il s'inquiétait de son habillement, de sa chaussure, comme s'il eût dû s'en aller bien loin, et comme s'il était bien à plaindre, sans se douter qu'il était lui-même le plus à plaindre des deux, parce qu'il était le plus affligé.

Chapitre VI

La semaine se passa de même. Sylvinet allant voir Landry tous les jours, et Landry s'arrêtant avec lui un moment ou deux quand il venait du côté de la Bessonnière ; Landry prenant de mieux en mieux son parti, Sylvinet ne le prenant pas du tout, et comptant les jours, les heures, comme une âme en peine.

Il n'y avait au monde que Landry qui pût faire entendre raison à son frère. Aussi la mère eut-elle recours à lui pour l'engager à se tranquilliser, car de jour en jour l'affliction du pauvre enfant augmentait. Il ne jouait plus, il ne travaillait que commandé ; il promenait encore sa petite sœur, mais sans presque lui parler et sans songer à l'amuser, la regardant seulement pour l'empêcher de tomber et d'attraper du mal. Aussitôt qu'on n'avait plus les yeux sur lui, il s'en allait tout seul et se cachait si bien qu'on ne savait où le prendre. Il entrait dans tous les fossés, dans toutes les bouchures, dans toutes les ravines, où il avait eu accoutumance de jouer et de deviser avec Landry, et il s'asseyait sur les racines où ils s'étaient assis ensemble, il mettait ses pieds dans tous les filets d'eau où ils avaient pataugé

comme deux vraies canettes : il était content quand il y retrouvait quelques bouts de bois que Landry avait chapusés avec sa serpette, ou quelques cailloux dont il s'était servi comme de palet ou de pierre à feu. Il les recueillait et les cachait dans un trou d'arbre ou sous une cosse de bois, afin de venir les prendre et les regarder de temps en temps, comme si ç'avait été des choses de conséquence. Il allait toujours se remémorant et creusant dans sa tête pour y retrouver toutes les petites souvenirs de son bonheur passé. Ça n'eût paru rien à un autre, et pour lui c'était tout. Il ne prenait point souci du temps à venir, n'ayant courage pour penser à une suite de jours comme ceux qu'il endurait. Il ne pensait qu'au temps passé, et se consumait dans une rêvasserie continuelle.

À des fois, il s'imaginait voir et entendre son besson, et il causait tout seul, croyant lui répondre. Ou bien il s'endormait là où il se trouvait, et rêvant de lui, et quand il se réveillait, il pleurait d'être seul, ne comptant pas ses larmes et ne les retenant point, parce qu'il espérait qu'à fine force la fatigue userait et abattrait sa peine.

Une fois qu'il avait été vaguer jusqu'au droit des tailles de Champeaux, il retrouva sur le riot qui sort du bois au temps des pluies, et qui était maintenant quasiment tout asséché, un de ces petits moulins que font les enfants de chez nous avec des grobilles, et qui sont si finement agencés qu'ils tournent au courant de l'eau et restent là quelquefois bien longtemps, jusqu'à ce que d'autres enfants les cassent ou que les grandes eaux les emmènent. Celui que Sylvinet retrouva, sain et entier, était là depuis plus de deux mois, et, comme l'endroit était désert, il n'avait été vu ni endommagé par personne. Sylvinet le reconnaissait bien pour être l'ouvrage de son besson, et, en le faisant, ils s'étaient promis de venir le voir ; mais ils n'y avaient plus songé, et depuis ils avaient fait bien d'autres moulins dans d'autres endroits.

Sylvinet fut donc tout aise de le retrouver, et il le porta un peu plus bas, là où le riot s'était retiré, pour le voir tourner et se rappeler l'amusement que Landry avait eu à lui donner le premier branle. Et puis il le laissa, se faisant un plaisir d'y revenir

au premier dimanche avec Landry, pour lui montrer comme leur moulin avait résisté, pour être solide et bien construit.

Mais il ne put se tenir d'y revenir tout seul le lendemain, et il trouva le bord du rivot tout troublé et tout battu par les pieds des bœufs qui y étaient venus boire, et qu'on avait mis pacager le matin dans la taille. Il avança un petit peu, et vit que les animaux avaient marché sur son moulin et l'avaient si bien mis en miettes qu'il n'en trouva que peu. Alors il eut le cœur gros, et s'imagina que quelque malheur avait dû arriver ce jour-là à son besson, et il courut jusqu'à la Priche pour s'assurer qu'il n'avait aucun mal. Mais comme il s'était aperçu que Landry n'aimait pas à le voir venir sur le jour, parce qu'il craignait de fâcher son maître en se laissant détemcer, il se contenta de le regarder de loin pendant qu'il travaillait, et ne se fit point voir à lui. Il aurait eu honte de confesser quelle idée l'avait fait accourir, et il s'en retourna sans mot dire et sans en parler à personne, que bien longtemps après.

Comme il devenait pâle, dormait mal et ne mangeait quasi point, sa mère était bien affligée et ne savait que faire pour le consoler. Elle essayait de le mener avec elle au marché, ou de l'envoyer aux foires à bestiaux avec son père ou ses oncles ; mais de rien il ne se souciait ni ne s'amusait, et le père Barbeau, sans lui en rien dire, essayait de persuader au père Caillaud de prendre les deux bessons à son service. Mais le père Caillaud lui répondait une chose dont il sentait la raison.

– Un supposé que je les prendrais tous deux pour un temps, ça ne pourrait pas durer, car, là où il faut un serviteur, il n'en est besoin de deux pour des gens comme nous. Au bout de l'année, il vous faudrait toujours en louer un quelque autre part. Et ne voyez-vous pas que si Sylvinet était dans un endroit où on le forçât de travailler, il ne songerait pas tant, et ferait comme l'autre, qui en a pris bravement son parti ? Tôt ou tard il faudra en venir là. Vous ne le louerez peut-être pas où vous voudrez, et si ces enfants doivent encore être plus éloignés l'un de l'autre, et ne se voir que de semaine en semaine, ou de mois en mois, il vaut mieux commencer à les accoutumer à n'être pas toujours

dans la poche l'un de l'autre. Soyez donc plus raisonnable que cela, mon vieux, et ne faites pas tant attention au caprice d'un enfant que votre femme et vos autres enfants ont trop écouté et trop câliné. Le plus fort est fait, et croyez bien qu'il s'habituera au reste si vous ne cédez point.

Le père Barbeau se rendait et reconnaissait que plus Sylvinet voyait son besson, tant plus il avait envie de le voir. Et il se promettait, à la prochaine Saint-Jean, d'essayer de le louer, afin que, voyant de moins en moins Landry, il prît finalement le pli de vivre comme les autres et de ne pas se laisser surmonter par une amitié qui tournait en fièvre et en langueur.

Mais il ne fallait point encore parler de cela à la mère Barbeau ; car, au premier mot, elle versait toutes les larmes de son corps. Elle disait que Sylvinet était capable de se périr, et le père Barbeau était grandement embarrassé.

Landry étant conseillé par son père et par son maître, et aussi par sa mère, ne manquait point de raisonner son pauvre besson ; mais Sylvinet ne se défendait point, promettait tout, et ne se pouvait vaincre. Il y avait dans sa peine quelque autre chose qu'il ne disait point, parce qu'il n'eût su comment le dire :

c'est qu'il lui était poussé dans le fin fond du cœur une jalousie terrible à l'endroit de Landry. Il était content, plus content que jamais il ne l'avait été, de voir qu'un chacun le tenait en estime et que ses nouveaux maîtres le traitaient aussi amiteusement que s'il avait été l'enfant de la maison. Mais si cela le réjouissait d'un côté, de l'autre il s'affligeait et s'offensait de voir Landry répondre trop, selon lui, à ces nouvelles amitiés. Il ne pouvait souffrir que, sur un mot du père Caillaud, tant doucement et patiemment qu'il fût appelé, il courût vite au-devant de son vouloir, laissant là père, mère et frère, plus inquiet de manquer à son devoir qu'à son amitié, et plus prompt à l'obéissance que Sylvinet ne s'en serait senti capable quand il s'agissait de rester quelques moments de plus avec l'objet d'un amour si fidèle.

Alors le pauvre enfant se mettait en l'esprit un souci, que, devant, il n'avait eu, à savoir qu'il était le seul à aimer, et que son amitié lui était mal rendue ; que cela avait dû exister de tout temps sans être venu d'abord à sa connaissance ; ou bien que, depuis un temps, l'amour de son besson s'était refroidi, parce qu'il avait rencontré par ailleurs des personnes qui lui convenaient mieux et lui agréaient davantage.

CHAPITRE “II”

(L'analyse littéraire du roman)

* Le goût rustique de George Sand :

Si nous passons en revue le milieu du XIXème siècle, nous pouvons remarquer que la vie est souvent difficile, parce qu' :

“Au milieu du XIXe siècle, les trois quarts des français sont des paysans qui vivent des activités rurales traditionnelles. Un grand nombre d’entre eux restent encore très pauvres. Ils achètent peu, vendent au marché quelques produits et vivent des revenus de leur terre.”⁽²⁾

Dans cette vie difficile, toute la famille travaille, y compris les enfants jeunes et les grands parents âgés. En un siècle, de 1850 à 1950, le monde de campagne s’est modifié. Le paysan a abandonné ce qui le différenciait des autres : la langue, le costume, le folklore. Aujourd’hui, les paysans représentent moins de 10 % de la population française.

Si nous parlons de la place des paysans dans la littérature française, nous remarquons que :

«Dans la littérature française, les paysans ont bien peu de place. »⁽³⁾

⁽²⁾ Marie-Laure Becker, (*Une œuvre, “la Mare au diable”*) George Sand, un thème “La vie à la campagne” Paris, Hatier, 1986, p.4.

⁽³⁾ ibid.

Balzac parle d' "un peuple oublié". Pourtant certains auteurs s'y sont intéressés. Leur vision de ce monde campagnard est souvent fort diverse. Déjà, au premier siècle, un poète latin, Virgile, chantait la gloire des travaux rustiques dans son recueil intitulé les "Géorgiques".

Madame Dupin recueille sa petite fille Aurore, âgée de quatre ans. Elle l'élève alors et développe son goût pour la nature et pour la lecture. Joseph Barry dit :

“En racontant l’histoire de sa grand-mère, George Sand pouvait surtout évoquer avec nostalgie la douceur de vivre qui était celle des aristocrates avant la révélation. Ses grands parents avaient dépensé la plus grande partie de leur fortune sans y voir de gaspillage ; ils avaient protégé et goûté les arts, reçu leurs amis et même compté au nombre de ceux-ci le fascinant Jean-Jacques Rousseau qui agonisait dans le plus pur style romantique.” ⁽⁴⁾

Madame Dupin se chargea de son éducation et la prit auprès d'elle dans sa propriété de Nohant en Berry (département de l'Indre). La jeune fille grandit là en pleine nature, jouant avec les petits paysans, se mêlant

(4) Joseph Barry, (George Sand ou le scandale de la liberté) Paris : éditions du Seuil, 1982, p.28

aux gens de la campagne et partageant leur sur lui, comme nous dit Fernand Flutre : vie, écoutant les longues histoires que l'on contait à la veillée. Elle a vécu là une enfance campagnarde très libre. Cette vie à la campagne lui donna un profond amour de la nature. Ses romans champêtres sont délicieux et ont pour cadre cette terre du Berry qu'elle aimait. Cette terre a fait impression

“Elle reçut ainsi une impression profonde de cette terre du Berry qu'elle devait plus tard si souvent et si heureusement décrire. Disons aussi qu'elle y eût, comme Chateaubriand à Comburg, ses heures de solitude et de rêverie. (5)

À son contact des jeunes paysans, elle a pris goût à la simplicité et elle a oublié les différences sociales. Déjà, elle invente pour eux des histoires extraordinaires.

“L'Histoire de ma vie” son autobiographie, évoque l'importance du Berry pour elle. Rose Fortassier dit :

“Cette inspiration socialiste se retrouve dans les romans champêtres, auxquels George Sand donne pour cadre son Berry natal. (6)

(5) Fernand Flutre, (George Sand “La Mare au diable”) Boulevard, Saint-Germain, Paris : Hachette, 1935, p.5.

(6) Rose Fortassier “Le Roman Français au XIXème Siècle” deuxième édition corrigée, Paris, presses universitaires, 1988, p.66.

George Sand aime passionnément Nohant, on remarque cela clairement dans cette lettre qu'elle a écrite à Casimir comme le dire de Joseph Barry :

«En juin, Casimir quitta le plessis pour une tournée d'inspection à Nohant. Le 22 de ce mois, Aurore lui écrivait “Je suis si triste ! mais tu le sais, je t’adore. Je ne rêve qu’à toi ... j’attends vendredi avec impatience pour avoir de tes nouvelles ... Je t’embrasse mille fois ... comme je te baiserais à ton retour ! Tu n’auras plus mal aux lèvres, tu pourras me le rendre ... parle-moi de Nohant, de nos gens, de nos affaires”.»⁽⁷⁾

George Sand a vécu à Nohant parmi les paysans. Elle a aimé la nature et la vie villageoise, parce que la nature lui apportait toujours l'énergie dont elle avait besoin. Marie-Laure dit :

“En effet, c’est à Nohant qu’elle vient retrouver le calme et la paix après ses nombreuses aventures amoureuses. Elle y oublie le tumulte de la capitale. Elle aime et observe les paysans qui l’entourent et les trouve bons, meilleurs que les citadins et pense que c’est là, au milieu d’eux, qu’on trouve le beau, le vrai, le juste. Dans une série de romans champêtres, George Sand défend ses idées.”⁽⁸⁾

(7) Joseph Barry *“George Sand ou le scandale de la liberté”*, op.cit., p.118.

(8) Marie-Laure Becker (*Une œuvre “La Mare au diable”*) George Sand, un thème “la vie à la campagne” op.cit., p.6.

En 1830, elle entre dans le monde des lettres, elle écrit de nombreux romans et Berry de son enfance y tient une grande place. L'atmosphère qui règne à Berry l'a aidée à l'écriture. Elle aime passionnément l'hiver à la campagne et y apprécie la pureté de l'air contrairement à la pollution de la ville. Béatrice Didier dit :

“Dans les grandes villes de nos climats, cette affreuse boue puante et glacée ne sèche presque jamais. Aux champs, un rayon de soleil ou quelques heures de vent rendent l'air sain et la terre propre. (9)

Sa production littéraire augmente à l'automne où les oiseaux chantent et les arbres fruitiers fleurissent, ainsi que les fleurs des champs et des jardins. Salomon et Mallion disent que : **“C'est à l'automne que son inspiration champêtre se réveille. C'est à l'époque des semailles ou peu auparavant que furent écrits La Mare au diable, François le Champi et La petite Fadette. L'automne est une des saisons qu'elle préfère. On le voit à cette émotion contenue, mais profonde et attentive, qu'elle éprouve en face des paysages doux et voilés. (10)**

(9) Béatrice Didier, (George Sand, scènes gourmandes “repas et recettes du Berry”) libro, Ed. C'E.J.L., 1999, p.5.

(10) Pierre Salomon et Jean Mallion, (George Sand, “La petite Fadette”) Paris, Garnier Frères, 1981, p.20.

George Sand a besoin d'espace pour recevoir ses hôtes illustres : Chopin passe sept ans à Nohant, Delacroix y a un atelier. Balzac, Flaubert, Dumas, Gautier et autres écrivains y font des séjours.

D'après George Sand, les paysans ont des bonnes mœurs, une intelligence, un cœur chaud. On découvre dans ses lecteurs, la richesse des cultures populaires. Grâce à elle, le paysan, à peine représenté jusque-là, au XVIIIe siècle par Molière et La Fontaine, fait véritablement son entrée dans la littérature. Béatrice Didier affirme ce propos lorsqu'elle dit :

«George Sand apprend à ses lecteurs les souffrances du paysan ; elle enseigne le peuple, elle développe les conditions nouvelles que la politique utilitaire impose à tous ceux qui veulent servir l'humanité. “Le meunier d'Angibault” est un chef-d'œuvre inspiré par une vive et profonde charité pour le peuple. » ⁽¹¹⁾

Dans sa série de romans champêtres, elle peint ses habitants avec une sorte de tendresse. Elle décrit un monde plein de saveurs. Elle défend les idées et les droits des paysans. Béatrice Didier dit aussi :

(11) Rose Fortassier “Le Roman Français au XIXème Siècle” deuxième édition corrigée, Paris, presses universitaires, 1988, p.6.

«Elle aime bien davantage les paysans que ne le fait Balzac, par exemple. Peut-être parce qu'elle a davantage vécu avec eux. À plusieurs reprises, elle a recueilli et élevé des “champis”, c’est-à-dire des enfants abandonnés dans les champs. Elle a su comprendre les difficultés matérielles, la misère, l’endettement des paysans. Mais elle a senti aussi la richesse de leur culture, de leur folklore ; elle a participé dès l’enfance à leur fascination pour les histoires fantastiques : “à l’époque où je passais une bonne moitié de ma vie avec les pasteurs, je confesse que leur terreur m’avait gagnée et que sans croire précisément au follet, aux revenants et à Georgeon, le diable de la vallée noire, j’avais l’imagination vivement impressionnée par ces fantômes.” Sa création littéraire se fait à partir de la réalité campagnarde qui n’exclut pas une dimension de mystère.»

(¹²)

George Sand se plaisait elle-même à organiser à Nohant des fêtes paysannes. Depuis longtemps, elle aime des gens de la campagne au milieu desquels elle avait passé sa jeunesse, et désirait de leur faire une place dans la littérature.

(¹²) Béatrice Didier, (*George Sand, scènes gourmandes “repas et recettes du Berry”*)
Op.cit., p.5, 6, 7.

George Sand a peint les paysans de Nohant dans son autobiographie "Histoire de ma vie". Elle les a décrits avec clarté, lorsqu'elle a dit :

«Les gens de Nohant, tous paysans, tous petits propriétaires "on me permettra bien d'en parler et d'en dire du bien, puisque, par exception, je prétends que le paysan peut-être bon voisin et bon ami", Sont d'une humeur facétieuse sous un air de gravité. Ils ont un reste de piété sans fanatisme, une grande décence dans leur tenue et dans leurs manières, une activité lente mais soutenue, de l'ordre, une propreté extrême, de l'esprit naturel et de la franchise. Sauf une ou deux exceptions, je n'ai jamais eu que des relations agréables avec ses honnêtes gens. Je ne leur ai pourtant jamais fait la Cour, je ne les ai point avilis parce qu'on appelle des bienfaits. Je leur ai rendu des services et ils se sont acquittés envers moi selon leurs moyens, de leur plein gré, et dans la mesure de leur bonté ou de leur intelligence. [...] Ils ne sont point grossiers non plus. Ils ont plus de tact, de réserve et de politesse que je n'en ai vu régner toujours parmi ceux qu'on appelle les gens bien élevés.» ⁽¹³⁾

(13) George Sand, "Histoire de ma vie", T.V, édités par Georges Lubin, Paris, Garnier 1964-1989, p.358.

* Le goût artistique de George Sand :

Quant au goût artistique, nous pouvons dire qu'elle a vraiment compris et aimé le paysan qui vit loin de Paris, dans les provinces qui gardent l'originalité des mœurs. Elle a senti ce qu'il y a de grandeur et de poésie dans la simplicité du paysan, dans sa patience, dans sa communion avec la terre ; elle a été frappée de la profondeur et de la ténacité tranquille de ses sentiments et de ses passions. Jules Lemaître en dit : **“Elle l’a montré amoureux du sol, âpre au travail et au gain, prudent, défiant, mais de sens droit, très épris de justice et ouvert au mystérieux. (14)**

Elle éprouva la rage d'écrire au couvent des anglaises où elle fut pensionnaire. Déjà, elle a lu des œuvres des philosophes et des romanciers du XVIIIème siècle. Elle a appris que le sentiment est un moyen de connaissance, elle a commencé à écrire à l'âge de douze ans comme elle dit :

“Vers l'âge de douze ans, je m'essayai à écrire, mais cela ne dura qu'un instant ; je fis plusieurs descriptions, une de la vallée noire, vue d'un certain endroit d'où j'allais souvent me promener, et l'autre, d'une nuit d'été avec un clair de

(14) Jules Lemaître “Les contemporains, quatrième série, 1889) article cité dans “George Sand, La Mare au diable” par Marie-Hélène Robinot, I.S.B.N, 1993, p.265.

lune. C'est tout ce que je me rappelle et ma grand-mère eut la bonté de déclarer à qui voulait la croire que c'était des chefs-d'œuvre. [...] D'après les phrases qui me sont restées dans la mémoire, ces chefs d'œuvre-là étaient bons à mettre au cabinet. Mais ce que je me rappelle avec le plus de plaisir, c'est que, malgré les imprudents éloges de ma bonne maman, je ne fus nullement enivrée de mon petit succès. (15)

Grâce à George Sand, le milieu champêtre est présenté comme une société idéale ayant échappé à la perversion des valeurs ; en brossant le tableau d'un monde menacé. G. Décote et J. Dubosclard disent que :

«L'univers paysan n'est pour autant oublié. L'idéaliste dans les "romans champêtres" de George Sand, le peuple des campagnes peut apparaître comme le témoin d'un monde.» (16)

En effet, George Sand a réussi à être le trait d'union entre le paysan et le lecteur parisien qui, surtout à cette époque, ne parle pas la même langue, entre la réalité et l'art qui ne peut jamais. Elle a réussi à nous montrer une société campagnarde réelle ; elle a décrit un monde plein de saveurs et elle a peint ses habitants avec clarté. Béatrice Didier dit qu' :

« Elle nous met l'eau à la bouche".»(17)

C'est parce qu'elle a un bon goût rustique et artistique et cela montre dans sa série des romans champêtres.

* * *

(15) George Sand "*Histoire de ma vie*" III, op.cit.

(16) Georges Décote et Joël Dubosclard, (*Le XIXème Siècle*) Paris, Hatier 1991, p.218.

(17) Béatrice Didier (*George Sand, le meunier d'Angibault*) op.cit., p.13.

La structure du roman :

- **Sujet et source.**
- **Exposition.**
- **Action.**
- **Dénouement.**

* **Le sujet et la source du roman :**

George Sand a cherché les sources et les sujets de ses romans **dans la série de contes villageois, qu'on intitulera classiquement les veillées du chanvreur.** Elle a annoncé cela dans la préface de *La petite Fadette* lors qu'elle dit que :

“Le chanvreur ayant bien soupé et voyant à sa droite un grand pichet de vin blanc, à sa gauche un pot de tabac pour changer sa pipe à discrétion toute la soirée, nous raconta l'histoire suivante....”

La romancière s'identifie au conteur rustique. Elle lui emprunte sa malice, sa bonhomie, son goût de l'observation, l'allure nonchalante de sa narration et, autant qu'elle le peut, son langage. Elle cherche à établir entre elle-même et son auditoire une communion étroite. Elle évite ce qui pourrait accrocher désagréablement l'attention et, par là, on peut sourire, mais discrètement. On peut se moquer, mais sans méchanceté.

Nous remarquons que le monde paysan, dans les romans champêtres de George Sand, est le seul sujet véritable ; une connaissance précise de la terre, des rythmes, des habitudes et des coutumes.

George Sand peint la réalité de la terre et des hommes, en se faisant particulièrement attentive à leur langage. Elle a idéalisé l'univers qu'elle a choisi de représenter. Marie Anne dit :

“Pour le roman Sandien, aucun doute n’est possible : il s’écrit dans une perspective rousseauiste claire et explicite, qui a déjà fait le partage entre la culture urbaine et la culture rurale et qui considère que la première a dégradé ou détruit les valeurs que l’auteur a su conserver. Écrire des romans rustiques dans les années 1845 a donc une signification politique.”⁽¹⁸⁾

George Sand n’a jamais su pratiquer l’art de la composition rigoureuse. Mais elle possède l’habileté instinctive du conteur. Elle sait varier ses effets, doser l’émotion. Pierre Salomon en dit :

“Elle se fie à son inspiration et, quand l’inspiration fait défaut, elle utilise des recettes simples. C’est pourquoi, elle ne se sent vraiment à son aise que dans le genre narratif, le seul qui permet cette sorte d’improvisation nonchalante.”⁽¹⁹⁾

(18) Marie Anne Barbéris, *“George Sand, La Mare au diable suivie de la petite Fadette”* Larousse, 1989, I.S.B.N, p.300.

(19) Pierre Salomon, *“George Sand”* Hatier-Boivin, Paris, 1953, p.165.

Elle n'a pas de véritable technique. Elle a réfléchi sur les problèmes qui se posent au romancier, en matière d'analyse psychologique et de style. **Elle a trouvé dans le roman champêtre l'expression idéale de son romanesque.** Elle n'a jamais quitté littérairement son Berry. Les contes d'une grand-mère 1873, tout à fait à la fin de sa vie, permettent à George Sand de s'installer dans le rôle de ce chanvreur auquel elle avait si souvent confié le soin de chanter le passé légendaire de sa province. George Sand reflète dans les romans champêtres une sorte de ruralité douce, profondément naturelle et coutumière certes, apaisée, mais raffinée. Elle transporte une image vivante de la société à laquelle elle vit. S. Rocheblave dit que :

«Nous voilà donc, par ces simples lignes, continuées elles-mêmes par les notices ou préfaces de la *Mare au diable*, de *François le champi* et de *la petite Fadette*, introduits à ces “veillées du chanvreur”, dont tous les romans rustiques de George Sand sont l'écho fidèle mais élargi. C'est surtout à leur sujet qu'il faut rappeler cette belle définition de George Sand par un critique : “C'est un écho qui grandit la voix”.»⁽²⁰⁾

⁽²⁰⁾ S. Rocheblave, “George Sand, la petite Fadette”, Larousse, Paris, 1932, p.16.

Quant au chanvreur, c'est un personnage typiquement berrichon, spécifiquement lié à ce centre de la France où se déroulent tous les romans champêtres de George Sand. Marie Anne dit que :

“Le chanvreur, parce qu’il est un errant et qu’il va de village en village, est donc un élément mobile dans une société sédentaire. Çà et là il a recueilli légendes et chansons. Il apparaît à la fois comme l’aède homérique et comme le dépositaire de la culture du groupe ; enfin, il parle, il raconte, dans un monde qui se définit surtout par son économie de paroles.” ⁽²¹⁾

Il faut parler des titres de ces romans, parce que le titre du roman a une relation certaine au contenu et nous montre le genre de ce roman, et il nous montre aussi si la structure du roman est close ou ouverte. Les romans champêtres de George Sand portent des titres indéfinis composés des noms suivis des adjectifs comme Les Maîtres sonneurs et La petite Fadette.

Dans La petite Fadette, nous remarquons que ce roman passe dans le cadre de la série champêtre inaugurée par : La Mare au diable, François le champi et les Maîtres sonneurs.

(21) Marie Anne-Barbérès “George Sand, La Mare au diable suivie de la petite Fadette” op.cit., p.302

La petite Fadette est d'abord un conte, se rattachant à la série qu'elle avait projeté d'écrire, sous le titre de "veillées du chanvrier".

Dans ce conte pour endormir les petits enfants sans effrayer et sans souffrance, George Sand applique la recette traditionnelle du roman champêtre. Le chanvreur habituel, ponctue volontiers son récit d'interventions malicieuses. Elle le dit à Rollinat dans la première préface :

«Écrire un conte pour faire suite, avec *La Mare au diable* et *François le champi*, à une série de contes villageois que nous intitulerons classement les "veillées du chanvreur". ... Et nous dédierons ce recueil à nous amis prisonniers ; puisqu'il nous est défendu de leur parler politique, nous ne pouvons que leur faire des contes pour les distraire ou les endormir. Je dédie celui-ci en particulier, à Armand...» ⁽²²⁾

George Sand écrivait La petite Fadette à Nohant, pendant l'été de 1848. Ce conte a été composé en une semaine, et :

“son choix est clair qui est de tourner le dos à la rue, à la révolution, à tout ce à quoi Sand commence à ne plus rien vouloir comprendre.”⁽²³⁾

⁽²²⁾ "La première préface de la petite Fadette".

⁽²³⁾ Marie Anne Barbéris, "George Sand, La Mare au diable suivie de la petite Fadette", Op.cit., p.311

Après trois mois et demi d'activité intense au service de la révolution, elle avait quitté Paris le 17 mai au soir et elle était rentrée chez elle déçue et angoissée. Elle se refusait à suivre le conseil que certains lui donnaient de s'enfuir à l'étranger. Elle était bouleversée par la tournure des événements et elle écrivit le 6 septembre : **“cette triste politique me donne des nausées ... fatigue, privations, reproches, diffamations et calomnies, j'ai tout subi.”**⁽²⁴⁾

Même à Nohant elle ne peut plus subsister qu'à force d'économies et à la condition de ne pas payer ses dettes. Au milieu de ces difficultés, **Hetzel**, dont elle était l'amie et la partenaire d'affaires, lui propose d'écrire une nouvelle pour un journal *“Le spectateur républicain”*. Il l'a aidé à écrire cette nouvelle, car Hetzel, tout en continuant à s'intéresser aux affaires d'édition, consacre maintenant son activité à travailler pour le général Cavaignac dont il est le chef de Cabinet. Telles étaient les très modestes origines de *La petite Fadette*.⁽²⁵⁾

(24) George Sand à René Vallet de Villeneuve, Nohant, 6 - 7 septembre 1848. *“Correspondance”*, Tome VIII, p.616

(25) Voir Pierre Salomon et Jean Mallion, *“George Sand, La petite Fadette”*, Éditions Garnier Frères, Paris, 1981, p.3

Nous avons déjà mentionné que George Sand a expliqué assez volontiers dans les notices de ses romans comment elle fut amenée à les écrire.

Pour la source de *La petite Fadette*, Pierre Salomon et Jean Mallion disent qu'elle ne donne aucune précision à ce propos. Cependant, nous pensons qu'elle avait primitivement songé à intituler son roman "*Les Bessons*". Ce détail prouve qu'à l'origine, son intérêt s'est porté sur l'histoire des jumeaux autant et plus peut-être que sur le personnage de Fadette.

En effet, Pierre Salomon et Jean Mallion disent en revanche qu' :

“un rapprochement s'impose entre son roman et une œuvre écrite par l'un de ces poètes prolétaires dont elle suivait avec attendrissement les efforts et qui lui paraissaient frayer la voie à la littérature de l'avenir : Jasmin. Cette œuvre se présente sous la forme d'une plaquette in –80 de trente et une pages dont voici le titre tout au long : “Lous Dus Frays bessous (les deux frères jumeaux) per Jasmin.» (26)

(26) Pierre Salomon et J. Mallion, "*La petite Fadette*" op.cit., p.9 - 10

Nous ne pouvons pas dire que La petite Fadette diffère des autres romans qui l'ont précédé par l'absence de toute référence. Mais il en faudrait avoir une origine. Et pour ce point, Jean-Pierre et Daniel Couty nous disent que cette histoire est :

“inspirée peut-être par l'un de ces poètes prolétaires si chers à son cœur, un perruquier nommé Jasmin, qui avait composé les deux frères jumeaux (1848) et auquel Sainte-Beuve avait consacré quelques pages. Car le roman, intitulé à l'origine les Bessons, décrit les affres d'un amour fraternel.”⁽²⁷⁾

Donc, l'épisode de Fadette envoyée par Landry auprès de son frère pour le guérir peut avoir son origine aussi bien dans le poème de Jasmine que dans l'article de Charles de Mazade. À partir de cet endroit, George Sand organise son roman à sa manière.

* * *

⁽²⁷⁾ Jean-Pierre de Beaumarchais – Daniel Couty, “*Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française*”, op.cit., p.1515.

* **L'exposition du roman** :

L'exposition joue un grand rôle dans l'œuvre littéraire, elle permet au lecteur de savoir les événements du roman. C'est le lien stratégique entre l'auteur et son texte.

L'exposition nous présente les éléments qui seront l'ouverture du roman, des indices qui seront toujours repris par le récit. Elle nous aide à connaître facilement l'action du roman, et comme disent Bourneuf et Oullet que :

“La première page d'un roman nous donne le ton, le rythme, parfois le sujet.”⁽²⁸⁾

Dans tous les romans champêtres de George Sand, nous remarquons qu'elle montre clairement son exposition.

Dans *La petite Fadette*, George Sand adopte une variation populaire sur le thème des Bessons qui signifie jumeaux qui se ressemblent. La romancière montre, dans le premier chapitre, deux bons paysans, père et mère Barbeau qui viennent d'avoir des bessons (des jumeaux) qu'ils sont prénommés Sylvain et Landry. Elle dit :

⁽²⁸⁾ Roland Bourneuf, Réal Oullet, *L'univers du roman* Paris, Ed. P.U.F., 1989, p.45

“Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu’elle avait assez de bien pour cinq, et qu’il fallait se dépêcher, parce que l’âge lui venait, s’avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons ; et comme ils étaient si pareils qu’on ne pouvait presque pas les distinguer l’un de l’autre, on reconnut bien vite que c’étaient deux bessons, c’est-à-dire deux jumeaux d’une parfaite ressemblance. La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n’oublia pas de faire au premier-né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d’aînesse.”⁽²⁹⁾

Négligeant les conseils de la sage-femme, soucieuse d’éviter des liens trop forts entre les deux enfants, les parents les laissent devenir inséparables au fil des ans. Mais on découvre vite que Landry “Véritable garçon est non seulement plus fort, plus indépendant, mieux équilibre que Sylvain, celui-ci qui **(a le cœur d’une fille)**”, mais surtout qu’il est bien meilleur. Quand les jumeaux grandissent, Landry entre en condition chez un paysan voisin, mais Sylvain s’ennuie, il devient jaloux de son frère jusque dans la danse. L’auteur dit :

⁽²⁹⁾ George Sand, “*La petite Fadette*” chapitre I.

“Malgré cette grande ressemblance et cette grande inclination, Dieu, qui n’a rien fait d’absolument pareil dans le ciel et sur la terre, voulut qu’ils eussent un sort bien différent.” ⁽³⁰⁾

George Sand nous montre aussi la condition de la petite Fadette. Elle est maigre et noire comme un grelet. Menant une existence de sauvageonne, elle a **“l’air d’un cheval échappé”**. Elle monte sur les arbres **“comme un vrai chat-curieux”**.

George Sand a exposé dans ce roman, quelques épisodes endiablés qui montrent la peur et l’horreur de la Fadette et de sa mère. George Sand a bien peint ce spectacle lorsqu’elle dit : **“La maison de mère Fadet étant également voisine de la Priche et de la Cosse, il ne se pouvait faire qu’un jour ou l’autre, Landry ne se trouvât nez contre nez avec la petite Fadette dans un chemin ; [...] C’était un soir que la petite Fadette rentrait ses oies, ayant toujours son Sauteriot sur ses talons, et Landry, qui avait été chercher les juments au pré, les ramenait tout tranquillement à la Priche, [...] Landry devint tout rouge, pour la peur qu’il avait de s’entendre sommer de sa parole, et ne voulant point encourager la Fadette, il sauta sur une des juments du plus loin qu’il la vit, et joua des sabots pour prendre le trot. ... Landry, se voyant**

⁽³⁰⁾ George Sand, *“La petite Fadette”*, chapitre I.

tout près de la petite Fadette, n’osa la regarder, et fit mine de se retourner, comme pour voir si les poulains le suivaient.”⁽³¹⁾

Elle fait galoper sa jument **“comme si le diable était dessus”**. On la traite de “Mâlot”, à cause de ses manières de garçon.

Nous remarquons que la petite Fadette ressemble Aurore Dupin (George Sand) à son enfance. Salomon et Mallion en disent :

“La petite Fadette représente un certain idéal de femme qui a toujours été celui de George Sand. C’est ce que note très finement, dans un article de la revue des deux mondes paru en mai 1857.”⁽³²⁾

La romancière montre, dans son roman, deux thèmes : l’amour et l’amitié excessive qui unissent les deux frères jumeaux ; l’autre, c’est l’intrigue sentimentale de Fadette et de Landry qui s’entrecroise avec une sorte de grâce sinueuse. **Benaïssa** en dit franchement :

“Une petite sauvageonne qui vit en marge du village et que les enfants appellent le Grelet ou la petite Fadette. Par la magie de l’amour, le petit laideron deviendra une belle jeune fille. L’histoire du livre est celle de cette transformation.”⁽³³⁾

⁽³¹⁾ George Sand, *“La petite Fadette”*, chapitre XI.

⁽³²⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, *“George Sand, La petite Fadette”* op.cit., p.18

⁽³³⁾ Zin el Abidine Ben Aïssa, *“George Sand, la petite Fadette”* Cérès, Tunis, 1995, p.4

* L'action du roman :

En effet chaque roman a habituellement une action précise qu'on peut découvrir d'après les événements mentionnés dans le roman. Chaque moment de l'action constitue une situation conflictuelle où les personnages se poursuivent, s'allient, ou s'affrontent. ⁽³⁴⁾

L'action du roman peut être longue ou courte. Nous remarquons que les actions des romans champêtres de George Sand, sont longues.

On remarque que ces actions prennent des aspects essentiels ; l'action concerne le héros du roman, et les lieux en même temps. On peut remarquer aussi que les actions des romans champêtres de George Sand, sont différentes l'une de l'autre.

L'action prend un autre aspect dans La petite Fadette. Il se déroule autour des deux jumeaux. En septembre 1848, George Sand écrit La petite Fadette. Ici l'inspiration champêtre est pure de tout mélange : plus de théories sociales, mais seulement le travail de la création artistique, stimulé par un grand besoin d'évasion. Pierre Salomon dit :

⁽³⁴⁾ Voir Roland Bourneuf, Réal Oullet, "L'univers du roman" Paris, Ed. P.U.F., 1989, p.160

“Sous son apparence de conte rustique, *La petite Fadette* reste cependant un roman, c’est-à-dire une œuvre d’analyse.”⁽³⁵⁾

Le vrai titre de ce roman serait les Bessons. C’est un mot berrichon tout aussi bon français ancien que le champi. Le mot “Bessons” signifie jumeaux qui se ressemblent. Mais pourquoi la romancière a choisi ce titre “la petite Fadette” ? Pierre de Boisdeffre répondra à cette question et dit :

“Parce que Fadette en berrichon “ce berrichon qui, pour George Sand, est la vraie langue”, est le diminutif de fade, fée, le féminin de Fadet, farfadet. ... À ce thème s’en superpose un autre “ celui des jumeaux.”⁽³⁶⁾

Ainsi, son sujet est si simple et si nu. Au village de la Cosse naissent les jumeaux, Landry et Sylvinet, fils du père Barbeau, paysan aisé. Ils ont l’habitude de vivre ensemble. Négligeant les conseils de la sage-femme, soucieuse d’éviter des liens trop forts entre les deux enfants, les parents les laissent devenir inséparables au fil des ans.

⁽³⁵⁾ Pierre Salomon, “*George Sand*” op.cit., p.85

⁽³⁶⁾ Pierre de Boisdeffre, “*George Sand, la petite Fadette*” Librairie générale française, 1973, p.18

Un jour, Landry, le plus fort physiquement, est engagé dans une ferme des environs chez le père Caillaud. Il s'habitue à sa nouvelle vie, tandis que Sylvinet, malheureux, devient jaloux des amis de son frère. Il souffre de la séparation et il disparaît. Landry, prévenu, part à le rechercher. Il s'adresse à la mère Fadet, mi-guérisseuse mi-sorcière. Il est mort d'inquiétude. En chemin, il rencontre Fanchon, dite la Fadette, noire comme un grillon et dont la mère est considérée comme une sorcière. Fanchon l'aide à trouver son frère contre la promesse d'une danse lors de la fête du village, la Sainte-Andoche. Landry accepte le marché et il ramène donc son frère, qui se montre plus raisonnable. Le jour venu, Landry s'exécute au mépris de tous. À contre cœur il s'exécute malgré le dépit de Madelon, la nièce du père Caillaud. Il prend même la défense de Fadette. Le soir même, la rencontrant en pleurs dans les bois, il lui donne des conseils et en tombe amoureux, tandis qu'elle lui raconte son enfance malheureuse. Oubliant Madelon, avec qui Fadette tente en vain de le réconcilier, il avoue son amour à la jeune fille. Ainsi, Fadette, amoureuse, devient une séduisante jeune fille.

Cette transformation de la condition et de la personnalité de la petite Fadette est grâce à la magie de l'amour. Landry finit par rompre avec la promesse de Madelon, pour déclarer son amour à Fanchon. Sylvinet est de plus en plus jaloux. Madelon, instruite par hasard de cet amour clandestin, fait tout pour l'ébruiter. Sylvinet tombe malade à cause de la jalousie. L'auteur dit :

“C’était encore pire : Sylvinet pleurait, se repentait, demandait pardon à son père, à sa mère, à son besson, à toute sa famille ; et la fièvre revenait plus forte, après qu’il avait donné cours à la trop grande tendresse de son cœur malade. On consulta les médecins à nouveau. Ils ne conseillèrent pas grand' chose. On vit, à leur mine, qu’ils jugeaient que tout le mal venait de cette bessonnerie, qui devait tuer l’un ou l’autre, le plus faible des deux conséquemment. On consulta aussi la Baigneuse des Clavières, la femme la plus savante du Canton après la Sagette, qui était morte, et la mère Fadet, qui commençait à tomber en enfance. Cette femme habile répondit à la mère Barbeau :

- Il n’y aurait qu’une chose pour sauver votre enfant, c’est qu’il aimât les femmes.”⁽³⁷⁾

⁽³⁷⁾ George Sand, *“La petite Fadette”* chapitre XXXI (trente et un).

* Le dénouement du roman :

Le dénouement, c'est le moment proche de la fin de l'histoire où les problèmes posés auparavant trouvent une solution. Le début et l'action nous conduisent peu à peu vers le dénouement dans lequel le romancier nous donne la clef de son univers déjà établi. L'organisation successive du début, de l'action et du dénouement, établit une concordance excellente dans le roman et c'est aussi :

“Un moyen privilégié pour le romancier d'exprimer sa pensée, voire, sa vision du monde.”⁽³⁸⁾

L'action est dénouée quand il n'y a plus d'obstacles ; le dénouement est ce qui suit immédiatement le nœud ; il est l'accès à une situation stable, heureuse ou malheureuse, après les luttes de forces antagonistes qui constituent le nœud. Le dénouement est le dernier moment dans le roman, comme l'exposition en est le premier.

Il commence quand finit le nœud, à l'instant où le dernier obstacle est éliminé ou quand survient la dernière péripétie. ⁽³⁹⁾

⁽³⁸⁾ Roland Bourneuf, Réal Ouellet, “*L'univers du roman*” op.cit., p.48

⁽³⁹⁾ Voir Jacques Scherer, “*La dramaturgie classique en France*” librairie Nizet, Paris, P.125 – 126

Chaque roman doit avoir un grand développement de son début vers sa fin. Le dénouement doit être logique, avoir une importance par la richesse de sa signification et ses prolongements qu'on peut entrevoir d'après le travail. George Sand a mis des dénouements logiques pour ses romans rustiques.

Dans *La petite Fadette*, nous remarquons que le dénouement vient avec le retour de la petite Fadette qui avait dû quitter le pays. Elle revient à la mort de sa grand-mère pour recueillir son héritage. **Le chapitre XXXII** porte le début du dénouement :

“Il y avait déjà trois mois que Landry était absent, et environ un an que la petite Fadette avait quitté le pays, lorsqu'elle y revint tout d'un coup, parce que sa grand-mère était tombée en paralysie Trois jours après, ayant conduit au cimetière le corps de la pauvre vieille, ayant rangé la maison, déshabillé et couché son frère, et embrassé sa bonne marraine qui s'était retirée pour dormir dans l'autre chambre .”⁽⁴⁰⁾

⁽⁴⁰⁾ George Sand, “*La petite Fadette*” chapitre XXXII.

Elle hérite un trésor et elle réussit à soigner Sylvinet avec beaucoup de dévouement. L'auteur en dit :

“La mère Barbeau pria donc la Fadette de venir voir Sylvinet, qui gardait le lit, et de lui donner son assistance. ... Elle ne se fit donc pas se mordre et courut voir le pauvre besson. Elle le trouva endormi dans la fièvre, et pria la famille de la laisser seule avec lui.”⁽⁴¹⁾

Grâce à ce trésor, qu'elle montre au père Barbeau, et aux renseignements favorables recueillis à son propos, elle obtient l'autorisation d'épouser Landry. C'est le véritable dénouement de cette histoire. Landry et Fadette se marient, mais Sylvinet disparaît et s'engage alors dans les armées de Napoléon. Comme d'habitude, George Sand met le dénouement et la solution pour les personnages secondaires avant les personnages principaux. Dans le dernier chapitre, met le dénouement du roman, lorsqu'elle dit que :

“Landry fit la conduite à son frère le plus loin qu'il put, et quand il lui rendit son paquet, qu'il avait voulu tenir jusque-là sur son épaule, il lui sembla qu'il lui donnait son propre cœur à emporter. Il revint trouver sa chère

⁽⁴¹⁾ George Sand, chapitre XXXIV.

femme, qui eut à le soigner. [...] Quant à Sylvinet, il ne le fut point, et continua sa route jusqu'à la frontière ; car c'était le temps des grandes belles guerres de l'empereur Napoléon.”⁽⁴²⁾

On remarque que les épisodes de ce roman s'enchaînent les uns aux autres avec une sorte de grâce sinueuse. L'action est constituée par l'histoire enchevêtrée de deux sentiments : L'amour de Landry et de la petite Fadette, la jalousie maladive de Sylvinet. Pour équilibrer ces deux thèmes, il faut beaucoup d'adresse. Cette action si naturelle se dénoue de la façon la plus conventionnelle, par la découverte d'un trésor. ⁽⁴³⁾

Nous remarquons aussi que l'amour de Landry envers la petite Fadette et le trésor qu'elle hérite de grand-mère ont aidé à donner un véritable et logique dénouement. Salomon et Mallion disent :

“C'est pourquoi malgré l'ardeur de leur jeunesse, la force de leur amour, Landry et Fadette se conduisent sagement.”⁽⁴⁴⁾

Et du trésor que Fadette hérite, Marie-Anne Barberis dit :

⁽⁴²⁾ Ibid., chapitre quarante.

⁽⁴³⁾ Voir Pierre Salomon, “George Sand” op.cit., p.83 - 84

⁽⁴⁴⁾ Pierre Salomon et J. Mallion, “George Sand, la petite Fadette” op.cit., p.24

«Quand elle revient pour enterrer sa vieille grand-mère “qui, elle, était tout de même un peu méchant” elle découvre un plein panier d’or qui fait d’elle la plus riche héritière du pays. Elle peut donc épouser Landry après avoir soigné de sa jalousie maladive et dangereuse Sylvain qui sera heureux aussi.»⁽⁴⁵⁾

Dans ce roman George Sand raconte la métamorphose de “ce méchant grelet” qui est devenue jolie jeune-fille grâce aux conseils que lui donne Landry. Le décor où elle se plaît à promener son lecteur est toujours celui de la vallée noire. Nous remarquons que l’auteur prête à Fadette une inquiétante étrangeté dans cet univers rustique et clos, différents traits, comme son nom, qui l’apparente aux fadets et aux lutins ; son logis, établie dans les bois, la mauvaise réputation de sa famille et son physique enfin, proche, à certains égards, de celui de la romancière. Beaumarchais et Couty disent :

“Fadette représente un élément d’ouverture dans le roman. Singulièrement affranchie des superstitions communes. ... Le roman montre la réhabilitation par

⁽⁴⁵⁾ Marie-Anne Barbéris, “La Mare au diable suivie de La petite Fadette” op.cit., p.312

l'amour de deux êtres victimes des préjugés. ... Le rêve socialiste n'a pas totalement sombré dans la révolution de 1848, mais il se restreint dorénavant aux œuvres de bienfaisance et à la charité individuelle de Fadette, qui guérit les malades et assiste les nécessiteux : la bonne dame de Nohant n'est pas loin.”⁽⁴⁶⁾

De tout ce qui précède, nous pouvons dire que George Sand a mis des dénouements complets et logiques pour ses romans rustiques ; et que le sort de tous les personnages importants est fixé, et, aussi, qu'aucun des problèmes posés dans ces romans ne reste sans solution. Catherine Durvyé dit franchement que :

“Le dénouement peut être complet et régler de façon exhaustive le sort de tous les personnages principaux.”⁽⁴⁷⁾

George Sand dénoue ses romans rustiques d'une façon peut-être moins sanguinaire. Ses dénouements ne contrastent avec les événements du nœud. Ses dénouements résultent nécessairement du nœud du roman.

(46) Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, *“Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française”* op.cit., p.1515

(47) Catherine Durvyé, *“A la découverte du roman”* ellipses, Paris, 2000, p.134.

George Sand dénoue La Mare au diable et François le champi d'une façon heureuse. C'est par le mariage de tous les héros des deux romans. Jacques Scherer dit que :

“La mode de marier tous les héros est extrêmement répandue. Elle n'est pas particulière à la comédie. Elle était déjà de rigueur dans la pastorale. Elle s'introduit, en même temps que le dénouement heureux, dans la tragi-comédie et même dans la tragédie.”⁽⁴⁸⁾

Mais elle dénoue La petite Fadette et Les Maîtres sonneurs d'une façon mélangée du bonheur et du malheur. Le dénouement de La petite Fadette est le mariage de Landry et de Fadette et la séparation de Sylvain de sa famille ou son éloignement de sa famille. Le dénouement des Maîtres sonneurs est le mariage des amoureux et la mort de Joset, le héros du roman.

Nous remarquons que George Sand a varié les dénouements dans ses romans champêtres, parce qu'elle a compris que l'existence du genre mixte permet de nombreux passages de formes de dénouements d'un genre à un autre.

Les dénouements des romans champêtres, construits sensiblement de la même façon, sont lents. On s'accorde en général à reconnaître que l'intérêt de l'œuvre littéraire faiblit après que nous apprenons la fin de cet ouvrage.

⁽⁴⁸⁾ Jacques Scherer, “La dramaturgie classique en France” op.cit., p.139

Le dénouement vient lentement dans ses romans champêtres ; il vient seulement dans les derniers chapitres. Cette lenteur aide à produire une œuvre littéraire complète et logique. Jacques Scherer en dit :

“Il le faut d’autant plus que la troisième règle du dénouement exige qu’il soit aussi rapide que possible. Cette règle est donc parfois difficile à concilier avec la deuxième, qui veut que le dénouement soit complet.”⁽⁴⁹⁾

Mais dans Les Maîtres sonneurs, le dénouement ne vient pas lentement. Nous remarquons que la prédiction populaire, dans la deuxième veillée, a prévenu la fin malheureuse de Joset, le héros du roman.

Enfin, nous remarquons que le dénouement, dans ses romans, consiste à rassembler le plus grand nombre de personnages possibles pour la fin du roman ; parce que l’annonce du dénouement est donc le signal d’une sorte de tout le monde en scène ; et cela procure au public un sentiment de satisfaction.

Enfin, nous pouvons dire que la place que George Sand occupe dans la littérature française et l’importance de ses romans champêtres justifient donc amplement le soin que nous avons apporté à analyser la structure du roman champêtre chez elle. Nous espérons seulement avoir attiré l’attention sur sa richesse et sur sa nouveauté.

* * *

(49) Jacques Scherer, “La dramaturgie classique en France” op.cit., p.133

CHAPITRE “III”

Les thèmes importants dans "La petite Fadette"

- Le Thème de l'amour :
 - L'amour sentimental.
- Les jumeaux.
- La jalousie.
- Le Thème politico-militaire.

***Les thèmes importants dans (La petite Fadette) :**

Il est clair que pour George Sand, le roman rustique ou champêtre est un roman populaire parce qu'elle mettait le peuple en scène, et s'adressait directement à lui.

Elle lutte pour l'égalité qui doit dominer toute la société. La lutte de George Sand est symbolique : se rebellant contre les contraintes qui assujettissent les femmes, elle cherche à développer toutes ses capacités d'artiste et de femme sans sacrifier un aspect quel qu'il soit sa nature. Elle réclame, pour la moitié du genre humain, le droit à l'éducation, au travail, à la responsabilité civile et judiciaire et à la propriété. Elle donne le bon exemple par sa vie courageuse et active. L'art de George Sand se définit d'abord par sa facilité. Les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans son cerveau et l'expression suit naturellement. Elle se passionne pour les airs et les chansons rustiques. Ses romans sont aisés et vivants ; ses dialogues, tous pleins d'une verve savoureuse. Ce style a paru impersonnel aux partisans de l'art pour l'art.

Et comme la littérature est un miroir qui reflète les événements et la réalité de toutes les sociétés, puisqu'elle exprime les joies, les souffrances et tous les sentiments du peuple, le roman est la forme littéraire la plus sincère qui nous montre la pensée et les idées de l'auteur, car il est son miroir intérieur. Yves Reuter dit que :

«Le roman est aujourd'hui la forme littéraire dominante. Cela n'a pas toujours été le cas, il s'en faut de beaucoup [...] de ce point de vue, le XIX^e siècle est bien l'époque où le roman se constitue en référence. »⁽⁵⁰⁾

Les romans champêtres de George Sand sont très riches en thèmes importants. Il faut, d'abord, savoir que la richesse d'un roman en thèmes porte sur quelques principes ; d'abord, la créativité de l'auteur et sa capacité à traiter plusieurs sujets en même temps. Le deuxième principe est la période que l'auteur a choisie pour présenter les événements de son roman. Ces choses aident l'auteur à inspirer de nouvelles idées et de nouveaux thèmes.

⁽⁵⁰⁾ Yves Reuter, "Introduction à l'analyse du roman" Dunod, Paris, 1996, p.13, 14.

- Le thème de l'Amour :

Le thème de l'amour est un thème principal et fréquent dans les romans champêtres de George Sand. L'amour pour George Sand doit être vrai, profond, tendre et naturel.

* L'amour sentimental :

Dans *La petite Fadette*, l'amour de Landry envers la petite Fadette représente ce thème. Ces romans champêtres, qui sont sous nos yeux, montrent la force de l'amour chez les paysans. Ils portent la marque d'un socialisme idéaliste. George Sand donne sa propre définition du roman quand elle dit qu' "il y faudrait des situations vraies et des caractères vrais, réels même, se groupant autour d'un type destiné à résumer le sentiment ou l'idée principale du livre. Ce type représente généralement la passion de l'amour, puisque tous les romans sont des histoires d'amour... il faut idéaliser cet amour, ce type, par conséquent, et ne pas craindre de lui donner toutes les puissances dont on a vu ou senti la blessure. Mais, en aucun cas, il ne faut l'avilir dans le hasard des événements ; il faut qu'il

meure ou triomphe, et on ne doit pas craindre de lui donner une importance exceptionnelle dans la vie.”⁽⁵¹⁾

L’amour de Landry envers la petite Fadette est le second thème dans ce roman. Cet amour irrite le sentiment de la jalousie chez son frère Sylvinet. Pierre Salomon et J. Mallion disent que :

“Les deux thèmes du roman, d’une part l’amitié des deux frères, l’autre part l’intrigue sentimentale de Fadette et Landry, s’entrecroisent avec une sorte de grâce sinieuse.”⁽⁵²⁾

L’amour est un sentiment naturel et nécessaire, il n’y a que les vivacités qu’il en faut régler. La raison n’a donc plus pour but de combattre l’amour, mais seulement d’en régler, de le conduire, comme dit Landry à la petite Fadette :

“Que tu sois belle ou laide, Fanchon, dit Landry en lui prenant la main, je crois comprendre déjà que ton amitié est une très bonne chose, et si bonne, quel’amour en est peut-être une mauvaise en comparaison. Tu as beaucoup de bonté, je le connais à présent.”⁽⁵³⁾

⁽⁵¹⁾ George Sand, *“Histoire de ma vie”* T. IV, p.15

⁽⁵²⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, *“George Sand, La petite Fadette”* Éditions Garnier Frères, Paris, 1981, p.19

⁽⁵³⁾ George Sand, *“La petite Fadette”* chapitre XX.

On remarque que George Sand emploie le mot tendresse. Dans ce roman, le projet de mariage est élaboré et mené à bien par la capacité de la petite Fadette à soigner et remédier Sylvinet.

On doit remarquer la transformation de la petite Fadette d'une fille noire comme un grillon, laide et méchante, à une fille jolie et gentille. Cette modification s'est fait grâce à l'amour et les conseils de son amant Landry. Beaumarchais et Couty disent que :

«George Sand narre la métamorphose de ce “méchant grelet” devenu jolie jeune fille, grâce aux conseils que lui donne Landry.»⁽⁵⁴⁾

Ce thème est très important dans ce roman. George Sand nous reflète dans ce roman une sorte de ruralité douce, profondément naturelle et coutumière. S. Rocheblave dit que :

“Le thème essentiel de la petite Fadette est la transformation d'une fillette sauvage, primitive, à moitié champie et pour cela réputée méchante et malfaisante, en une adolescente avisée, intelligente sans cesser d'être malicieuse, ingénieuse à lire en elle-même comme un autrui, et dont le cœur, épris d'un secret amour pour le beau garçon.”⁽⁵⁵⁾

⁽⁵⁴⁾ Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, *“Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française”* op.cit., p.1515

⁽⁵⁵⁾ S. Rocheblave, *“George Sand, la petite Fadette”* Bibliothèque Larousse, Paris, 1932, p.13

- Les jumeaux :

Ce thème est très important dans La petite Fadette. George Sand veut tourner le dos à la rue, à la révolution, à tout ce à quoi Sand commence à ne plus rien vouloir comprendre. George Sand nous expose le thème de ces deux frères jumeaux inséparables de naissance, inséparables de nature et d'attachement malgré des nuances de caractère. Elle nous montre ces deux jumeaux et ses peines, et comment notre auteur les soignera pour assurer à chacun son développement personnel sans risque pour celui de l'autre. Là encore George Sand voit juste, voit clair. Sans abonder dans le préjugé populaire relatif au danger de ces fraternités d'exception, où la vie de l'un ne se maintient qu'au détriment de l'autre. La mère Barbeau dit :

“Mais moi j’ai du souci, parce qu’on m’a dit qu’il n’y avait rien de plus chanceux et de plus malaisé à élever que des bessons. Ils se font tort l’un à l’autre, et presque toujours, il faut qu’un des deux périsse pour que l’autre se porte bien.” ⁽⁵⁶⁾

⁽⁵⁶⁾ George Sand, “La petite Fadette”, chapitre I.

Ce roman doit être intitulé Les bessons, son intérêt s'est porté sur l'histoire des jumeaux plutôt que sur le personnage de Fadette. Donc, l'histoire des bessons est le thème initial de la petite Fadette. Beaumarchais et Couty disent que :

«À cette agreste recette George Sand adapte une variation populaire sur le thème du double : elle évoque le drame des bessons, inspirée peut-être par l'un de ces poètes prolétaires si chers à son cœur, un perruquier nommé Jasmin, qui avait composé “les deux frères” (1846).»⁽⁵⁷⁾

Nous remarquons que George Sand n'évoque ce thème que dans le roman de la petite Fadette. George Sand a montré le bon moyen pour sauver ces deux jumeaux d'après l'expérience de la mère Sagette et ses conseils à ses parents. Elle leur dit :

“Écoutez ce qu'une femme d'expérience va vous dire. Ne le mettez pas en oubliance ; car, dans le temps où vos enfants seront en âge de vous quitter, je ne serai peut-être plus de ce monde pour vous conseiller. Faites attention, dès que

⁽⁵⁷⁾ Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, “Dictionnaire de la langue française, op.cit., p.1515

vos bessons commenceront à se reconnaître, de ne pas les laisser toujours ensemble. Emmenez l'un au travail pendant que l'autre gardera la maison. Quand l'un ira pêcher, envoyez l'autre à la chasse ; quand l'un gardera les moutons, que l'autre aille voir les bœufs au pacage ; quand vous donnerez à l'un du vin à boire, donnez à l'autre un verre d'eau et réciproquement. Ne les grondez point ou ne les corrigez point tous les deux en même temps ; ne les habillez pas de même ; quand l'un aura un chapeau, que l'autre ait une casquette, et que surtout leurs blouses ne soient pas du même bleu ... La mère Sagette parlait d'or et on la crut. On lui promit de faire comme elle disait, et on lui fit un beau présent avant de la renvoyer.”⁽⁵⁸⁾

* * *

⁽⁵⁸⁾ George Sand, "La petite Fadette" chapitre I.

- La jalousie :

La jalousie est un thème fondamental dans les romans champêtres de George Sand. La jalousie est un phénomène normal mais il est parfois mauvais. Ce thème est toujours présent dans la littérature française et plusieurs écrivains le traitaient dans leurs romans. Chez George Sand, la jalousie prend des aspects différents. Elle décrit la jalousie entre les deux bessons, entre les jeunes filles et les jeunes hommes qui ont le même âge et aussi entre la belle-mère et sa bru.

George Sand a décrit ce phénomène dans ses romans pour y attirer l'attention de la société française parce que la réforme était son but majeur.

Dans *La petite Fadette*, Sylvinet était jaloux de son frère Landry. Cette jalousie arrivait jusqu'à l'amour de la même couleur et de la même fille. L'auteur en dit :

“Le premier jour, Sylvinet fut bien joyeux ; mais, le second, il prétendit que Landry s’ennuyait avec lui, et Landry ne put lui ôter cette idée. Le troisième jour, Sylvinet fut en colère, parce que le sauteriot vint voir Landry, et que Landry n’eut

point le courage de le renvoyer. Enfin, au bout de la semaine, il y fallut renoncer, car Sylvinet devenait de plus en plus injuste, exigeant et jaloux de son ombre.”⁽⁵⁹⁾

Nous pouvons trouver un autre aspect de la jalousie dans ce roman de la Madelon envers la petite Fadette pour l’amour de Landry. La romancière dit :

“Mais la Madelon eut comme un retour de jalousie et de colère, en voyant Landry, qui était devenu un des plus beaux garçons du pays et des plus estimés, garder, depuis la Saint-Andoche, une si belle fidélité à la petite Fadette, et elle forma la résolution de s’en venger.”⁽⁶⁰⁾

* * *

⁽⁵⁹⁾ George Sand, “La petite Fadette” chapitre XXXI.

⁽⁶⁰⁾ George Sand, “La petite Fadette” chapitre XXVIII.

- Le thème politico-militaire :

George Sand ne décrit ce thème que dans La petite Fadette. Elle a été fortement marquée par son enfance. La condition disproportionnée de ses parents, la mort de son père, les conflits familiaux qui empoisonnaient l'atmosphère de Nohant, l'éloignement de sa mère lui furent autant de causes de souffrance et de révolte.

Nous savons que l'engagement politique de George Sand a eu lieu en 1848 : après la révolution de février, elle appuie la cause socialiste et fonde un journal "*La cause du peuple*". Ses illusions seront brisées par les échecs populaires de Juin 1848 et par le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. Elle interviendra généreusement auprès de ce dernier en faveur de ses amis condamnés. George Sand avait ainsi un rôle honorable dans la politique.

Ce thème politique se rencontre dans La petite Fadette d'après le personnage de Sylvinet qui disparaît et s'engage alors dans les armées de Napoléon. La romancière dit :

“Quant à Sylvain, il ne le fut point, et continua sa route jusqu’à la frontière ; car c’était le temps des grandes belles guerres de l’empereur Napoléon. Et, quoiqu’il n’eût jamais eu le moindre goût pour l’état militaire, il commanda si bien à son vouloir, qu’il fut bientôt remarqué comme bon soldat, brave à la bataille comme un homme qui ne cherche que l’occasion de se faire tuer, et pourtant doux et soumis à la discipline comme un enfant, en même temps qu’il était dur à son propre corps comme les plus anciens. Comme il avait reçu assez d’éducation pour avoir de l’avancement, il en eût bientôt, et, en dix années de temps, de fatigues, de courage et de belle conduite, il devint capitaine, et encore avec la croix par-dessus le marché”⁽⁶¹⁾

*** * ***

⁽⁶¹⁾ George Sand, *“La petite Fadette”* chapitre 40.

CHAPITRE “IV”

▫ La peinture des personnages dans "La petite Fadette" :

- Les Personnages Principaux :

◆ Les hommes :

- Landry.
- Sylvinet.

◆ Les femmes :

- La petite Fadette.

- Les Personnages Secondaires (les silhouettes) :

- Le père Barbeau.

-La peinture des personnages dans ce roman :

George Sand avait passé sa jeunesse au milieu des gens de la campagne. Ces gens sont bons et simples et ils ont une intelligence aux pensées élevées ; que leurs sentiments. Ils ont aussi beaucoup de dons. Parmi les travailleurs des champs, beaucoup sont dignes d'attention et d'estime. George Sand aimait ces paysans et désirait de leur faire une place et un rôle positif dans la littérature. Les personnages de ses romans rustiques sont des paysans simples et bons. George Sand veut donner un aspect authentique à ses paysans. Elle veut donner la joie aux âmes simples. Il est clair que pour George Sand le roman rustique ou champêtre était un roman populaire en ce qu'il mettait le peuple en scène. Nous pouvons dire que ses personnages ne sortent pas des paysans. Ses romans rustiques ont des personnages paysans simples comme Germain, Marie, les deux bessons : Landry et Sylvinet, la Fadette, le champi, Joset. ...etc. Lalande dit à ce propos :

“Ses caractères sont souvent bien saisis à l’origine, bien dessinés. Ses personnages ne vivent pas d’un bout à l’autre ; il y a un moment où ils passent à l’état de type. Elle ne calomnie jamais la nature humaine, elle ne l’embellit pas non plus, mais elle la force et la distend en visant à l’agrandir.”⁽⁶²⁾

George Sand présente les meilleurs côtés de la nature humaine. La bonté et la générosité font aussi partie de la vérité humaine. Elle s’intéresse aux êtres exceptionnels parce qu’elle se ressemble avec eux. Sur ce point, elle dit :

“Vous cherchez l’homme tel qu’il devrait être, moi, je le prends tel qu’il est. Croyez-moi, nous avons raisons tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J’aime aussi les êtres exceptionnels ; j’en suis un. Il m’en faut d’ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires m’intéressent plus qu’ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques.”⁽⁶³⁾

⁽⁶²⁾ Bernard Lalande, “*Sainte-Beuve, “Causeries du Lundi”* extraits III, Larousse, Paris, 1953, p.58

⁽⁶³⁾ George Sand, “*Histoire de ma vie*” T.IV.

Dans ses romans champêtres, il y a des hommes et des femmes purs et des enfants aussi charmants.

Les héroïnes de ses romans rustiques ressembleront par leur caractère et les circonstances de leur vie à l'auteur elle-même. Nous remarquons que Marie, la Fadette, Madeleine et la Mariton ressemblent à George Sand.

George Sand oppose volontiers la finesse des femmes ; la petite Fadette voit très clair en elle et en dehors d'elle. À partir du moment où elle a compris qu'elle pouvait être aimée, elle sait ce qu'elle doit faire. Alors commence la transformation très consciente et très volontaire d'une enfant sauvage et laide en une jeune fille gracieuse.

George Sand peint ses personnages soigneusement. Elle limite leurs âges et distingue les jeunes-hommes et les jeunes filles des hommes et femmes âgés qui jouent les rôles des pères et des mères dans ses romans rustiques, comme le père Maurice, la mère Guillette, le père et la mère des deux jumeaux, la mère Blanchet, le père Brulet et le père d'Huriel. George Sand montre aussi, dans ses romans rustiques, les caractères moraux de ses personnages. Elle a tiré les noms de son personnage

de ces noms qu'elle a connus dans son Berry. Donc, elle n'a pas imaginé des noms, mais elle a choisi des noms réels qui existent dans la société où elle vécut. Marie-Claire Bancquart dit franchement :

“Réalisme et imagination, loin de s’opposer, se trouvent en harmonie dans ce roman de deux terroirs. S’il était besoin de démontrer l’importance de ceux-ci dans l’intrigue, on le prouverait en montrant la relation étroite entre eux et le nom des personnages. Huriel et Archignat sont des villages du Bourbonnais, tout proches de la forêt de l’Alleu. Thérance est une sainte particulièrement honorée dans la région. Noms symboliques, donc, de l’apport du pays étranger au Berry. Tandis que George Sand a tout simplement pris les noms de son Berry à des personnages qu’elle a connus : Étienne Depardieu, Joset, Benoît, Lamouche, ont véritablement existé.”⁽⁶⁴⁾

Les personnages de George Sand dans ses romans rustiques sont des paysans idéalisés, ils sont ressemblants, leurs dialogues délicats, pourtant naturels. George Sand a su présenter des personnages qui évoluent, dont le caractère se

⁽⁶⁴⁾ Marie-Claire Bancquart, *“Les Maîtres sonneurs”* Gallimard, Paris, 1979, p.32

défait et se refait. Elle distingue très bien les différents groupes sociaux, bourgeoisie riche, paysans et bergers. Elle a admirablement dépeint chacun d'eux, à travers un individu qui en incarne la tendance, le travers, l'instinct dominant. Pierre Salomon dit à ce propos :

“Ses personnages ne s'imposent pas à nous avec la netteté de ceux de la tragédie classique. Leurs contours sont plus flous, leurs nuances plus subtiles. Ils appartiennent à l'humanité moyenne et, de ce fait, on les remarque moins.”⁽⁶⁵⁾

Elle a su tirer profit des paysans qui lui racontaient des histoires extraordinaires. Le chanvreur lui a raconté les histoires de la veillée, elle garde le plus qu'elle peut des mots et des locutions qu'il employait.

George Sand montre le rôle exact de chacun de ses personnages, ses gestes, ses rires, ses larmes et aussi ses silences. Elle a bien peint les figures de ses personnages. Elle a dessiné les yeux, les cheveux, la joue, la main et le pied.

George Sand divise ses personnages en deux parties : les bons et les méchants. Les bons sont heureux et les méchants ou “les vaniteux” sont punis. Le personnage représente l'un des éléments importants du roman. C'est le centre autour duquel se déroule l'action, c'est d'après les personnages que les idées et

⁽⁶⁵⁾ Pierre Salomon, “George Sand”, Hatier-Boivin, Paris, 1953, p.166, 167

les cultures de n'importe quelle société s'expliquent. Ils révèlent la pensée et les tendances de l'auteur parce que le romancier se définit volontiers lui-même comme un être habité par des personnages qui demandent à être mis au monde et à s'engager dans une histoire.

Le personnage ne doit pas être loin ou séparé de l'univers fictif où il bouge, agit et travaille, mais il doit avoir de contacts continuels avec les autres, il est indissociable de l'univers fictif duquel il appartient : hommes et choses. Les personnages fictifs peuvent attirer notre attention et nos émotions, ils peuvent laisser en nous des impressions différentes.

Dans les romans champêtres, certains personnages sont sans portraits physiques. Tout ce que nous pouvons saisir des portraits physiques des personnages, c'est une brève déclaration de leurs vêtements ou de leurs physionomies. Pour les portraits moraux, l'auteur ne nous les explique que d'après les situations, les événements et les conduites de ses personnages.

On peut diviser les personnages, dans les romans champêtres de George Sand, en deux catégories : les personnages principaux qui participent et influencent les événements, et les personnages secondaires (les silhouettes) qui jouent des rôles latéraux.

- Les Personnages Principaux :

Les personnages principaux sont nombreux dans ces romans champêtres. Ces personnages jouent des rôles importants et actifs. Ils sont une source inépuisable d'expériences et de sentiments différents. Les personnages de roman sont des personnes fictives. Ils peuvent être présentés de manières diverses. Les personnages principaux dans ce roman sont :

“Les Hommes” :

- Landry :

Landry joue un rôle important dans *la petite Fadette*, il est le héros de ce roman. Landry et Sylvinet étaient des bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance. L'auteur dit que :

“L'aîné fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet, pour le distinguer de son frère aîné, qui lui avait servi de parrain ; et le cadet fut appelé Landry, nom qu'il garda comme il l'avait reçu au baptême, parce que son oncle, qui était son parrain, avait gardé de son jeune âge la coutume d'être appelé Landriche.”⁽⁶⁶⁾

⁽⁶⁶⁾ George Sand, *“La petite Fadette”*, chapitre I.

George Sand limite le portrait physique des bessons. Elle nous montre leur santé, leur corps et toute leur apparence extérieure lorsqu'elle dit :

«Les bessons croissaient à plaisir sans être malades plus que d'autres enfants, et même ils avaient le tempérament si doux et si bien façonné qu'on eût dit qu'ils ne souffraient point de leurs dents ni de leur croît, autant que le reste du petit monde. Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, les épaules bien avalées, le corps droit et bien planté, plus de taille et de hardiesse que tous ceux de leur âge, et tous les gens des alentours qui passaient par le bourg de Cosse S'arrêtaient pour les regarder, pour s'émerveiller de leur retirance, et chacun s'en allait disant : "c'est tout de même une jolie paire de gars."»⁽⁶⁷⁾

Le père Barbeau se voit obligé d'employer l'un d'eux dans une ferme voisine : Landry, plus fort, part chez le père Caillaud. Sylvinet devient jaloux des amis de son frère. Landry avait un goût pour le travail de la terre. Il avait un bon cœur. Il sacrifiait son amusement à l'amitié de son frère, il ne passait pas un dimanche bien divertissant, et pourtant il n'y avait jamais manqué, estimant que Sylvinet lui en saurait gré. George Sand dit :

⁽⁶⁷⁾ George Sand, "La petite Fadette" chapitre 2.

“Aussi quand il vit que son frère, qui lui avait cherché Castille dans la semaine, avait quitté la maison pour ne pas se réconcilier avec lui, il prit à son tour du chagrin, et, pour la première fois depuis qu’il avait quitté sa famille, il pleura à grosses larmes et alla se cacher, ayant toujours honte de montrer son chagrin à ses parents, et craignant d’augmenter celui qu’ils pouvaient avoir.”⁽⁶⁸⁾

Il était un peu fier de son naturel. Il accepte le marché de la petite Fadette : elle lui indiquera où trouver son frère Sylvinet à condition qu’il lui accorde ce qu’elle lui demandera ; il dit :

“Je vous ai offert votre pardon, et vous n’en voulez point. À présent, je vous réclame ce que vous m’avez promis, qui est d’obéir à mon commandement, le jour où vous en serez requis. Ce jour-là, ce ne sera pas plus tard que demain à la Saint- Andoche, et voici ce que je veux : vous me ferez danser trois bourrées après la messe, deux Bourrées après Vêpres, et encore deux bourrées après l’Angélus, ce qui fera sept, et ... vous ne danserez aucune autre bourrée avec n’importe qui, fille ou femme.”⁽⁶⁹⁾

Il donne des conseils à la petite Fadette et en tombe amoureux, tandis qu’elle lui raconte son enfance malheureuse. Il oublie Madelon et il avoue son amour pour la petite Fadette et il a pu l’épouser. Le père Barbeau dit :

⁽⁶⁸⁾ Ibid., chapitre VII.

⁽⁶⁹⁾ George Sand, “La petite Fadette” chapitre XIII.

“Et maintenant je reconnais qu’on m’avait menti et que vous êtes une personne sage et honnête, ainsi que Landry l’affirmait avec tant de feu. Par ainsi, Fanchon Fadet, je viens vous demander d’épouser mon fils, et si vous dites oui, il sera ici dans huit jours. ... quand je vous dis que vous serez aimée et estimée chez nous, rapportez-vous ---en au père Barbeau, qui n’a encore trompé personne.”⁽⁷⁰⁾

Landry joue jusqu’au jour du mariage le rôle de l’amoureux discret et tendre. George Sand a bien peint le personnage de Landry dans le roman de *La petite Fadette*. Elle montre la différence entre Landry et son frère Sylvinet.

D’après Rocheblave, Landry est le plus viril des deux ; mais Sylvinet est le plus “amiteux” et il souffre le plus d’être disjoint de son besson. ⁽⁷¹⁾

En effet, Landry est un véritable garçon qui a pu changer la petite Fadette de ce “méchant grelet” à une jolie jeune fille grâce à ses conseils et à son amour.

⁽⁷⁰⁾ George Sand, “*La petite Fadette*” chapitre XXXVI.

⁽⁷¹⁾ Voir S. Rocheblave, “*George Sand, la petite Fadette*” Larousse, Paris, 1932, p.14

- Sylvinet :

Il joue un rôle très important dans La petite Fadette, comme son frère Landry. Cette personnalité représente la jalousie malade dans ce roman. Sylvinet et son frère Landry sont des jumeaux ressemblants. La mère Sagette dit évidemment qu' :

“Ils sont chacun aussi beau et aussi bien corporé que s’il était fils unique. Ils ne se sont donc pas fait dommage l’un à l’autre dans le sein de leur mère ; ils sont venus à bien tous les deux sans trop la faire souffrir et sans souffrir eux-mêmes. Ils sont jolis à merveille et ne demandent qu’à vivre.”⁽⁷²⁾

Sylvinet souffrait de la jalousie de son besson Landry. Cette jalousie montre clairement dans deux situations. La première, quand Landry sépare et éloigne de lui, en étant en condition dans une ferme chez le père Caillaud, et, la deuxième, quand son frère Landry avait une amitié avec la petite Fadette. S. Rocheblave en dit :

⁽⁷²⁾ George Sand, “La petite Fadette”, chapitre premier.

«La découverte du “grelet” par Landry, la place que la petite Fadette semble devoir prendre dans le cœur de son besson – sa place à lui - blesse, révolte le pauvre Sylvinet.”»⁽⁷³⁾

George Sand nous dit que Sylvinet ne supporte aucune peine, il est le plus proche de sa mère. Il faut fixer cet aspect qui montre la charité que sa mère lui donne ; parce qu'elle sait qu'il est le plus faible et le plus sensible de cette séparation. L'auteur en dit que :

“Sylvinet revint se pendre aux jupons de sa mère comme un petit enfant, et ne la quitta point de la journée, lui parlant toujours de Landry et ne pouvant pas se défendre de penser à lui, en passant par tous les endroits et recoins où ils avaient eu coutume de passer ensemble.”⁽⁷⁴⁾

Enfin, le gentil Sylvinet, qui désespérant d'obtenir la main de sa belle, finira par s'engager dans l'armée, à la stupeur de toute sa famille. En dix ans de **“fatigues, de courage et de belle conduite”**, Sylvinet deviendra capitaine, **“avec la croix par-dessus le marché”** ; mais il ne se mariera jamais parce qu'il n'

⁽⁷³⁾ S. Rocheblave, *“George Sand, la petite Fadette”* op.cit., p.15

⁽⁷⁴⁾ George Sand, *“La petite Fadette”*, chapitre V.

aura pu aimer qu'une seule femme dans sa vie : la petite Fadette ; pour l'oublier "il avait le cœur trop sensible et trop passionné". Son rôle, dans ce roman, est actif ; sans lui, l'histoire du roman serait peut-être changée. Ainsi, nous pouvons dire qu'il est un personnage principal dans ce roman, et, que son action est très naturelle à cause de son expérience. George Sand elle-même conforme à sa personnalité la plus profonde qui représente la jalousie et le thème politico-militaire. Vraiment, il joue un rôle très merveilleux dans ce roman.

* * *

“Les Femmes” :

- La petite Fadette :

C'est une petite sauvageonne qui vit en marge du village et que les enfants appellent le Grelet ou la petite Fadette. Elle fût un peu sorcière aussi. George Sand dit :

“Chacun en la voyant s’imaginait voir le follet, tant elle était petite, maigre, ébouriffée et hardie. C’était un enfant très causeur et très moqueur, vif comme un papillon, curieux comme un rouge-gorge et noir comme un grelet.”⁽⁷⁵⁾

Elle s’appelait Françoise ; c’est pourquoi sa grand-mère, qui n’aimait point changer les noms, l’appelait toujours Fanchon. Par la magie de l’amour de Landry, elle deviendra une belle jeune fille. Elle a hérité une fortune de sa grand-mère. Grâce à ce trésor, qu’elle montre au père Barbeau, et aux renseignements favorables recueillis à son propos, elle obtient l’autorisation d’épouser Landry.

George Sand raconte son enfance, dans le roman de La petite Fadette, qui ressemble à l’enfance de cette héroïne “la petite Fadette”. George Sand a été fortement marquée par son enfance. La condition disproportionnée de ses parents, la mort

⁽⁷⁵⁾ George Sand, “La petite Fadette” chapitre VIII.

de son père, les conflits familiaux qui empoisonnaient l'atmosphère de Nohant, l'éloignement de sa mère lui furent autant de causes de souffrance et de révolte. Chaque fois qu'elle raconte l'histoire d'un enfant, elle ne peut s'empêcher de faire un retour sur elle-même. C'est particulièrement évident ici. Fadette, maigre et noire comme un grelet, se croit irrémédiablement laide. Menant une existence de sauvageonne, elle a **“l'air d'un cheval échappé”**. Elle monte sur les arbres comme un vrai chat-curieux. Elle fait galoper sa jument **“comme si le diable était dessus”**. On la traite de “Malot”, à cause de ses manières de garçon. De même George Sand prétend n'avoir eu qu'un instant de jeunesse et jamais de beauté. Elle ne se reconnaît qu'un seul-charme qu'elle attribue également à Fadette : ses yeux noirs. Lorsqu'elle était enfant, elle se faisait laide à plaisir, elle n'avait point de tenue, point de grâce, elle avait le teint noirci, elle parlait à tort et à travers comme une pie qui babille pour babiller. Elle grimpait aux arbres et se donnait des autres de garçon. Tout cela lui fut un jour reproché par sa grand-mère. Les mêmes reproches sont faits par Landry à la petite Fadette. Salomon et Mallion disent :

«Dans le bourg, on critique aussi la mère de Fanchon, qui a “mené une mauvaise conduite, quitté son mari et finalement suivi les soldats”. Fanchon la défend de son mieux, comme Aurore Dupin défendait sa propre mère. Comme Aurore Dupin, Fadette a été recueillie par sa grand-mère. Les deux jeunes filles, celle de la réalité et celle du roman, sont trop différentes de condition pour que leur genre de vie présente beaucoup d’analogies. Toutefois l’histoire de Fadette rejoint par instants celle d’Aurore. »⁽⁷⁶⁾

La petite Fadette joue un rôle très important dans le roman ; George Sand l’a bien dessinée. Ce personnage incarne le bien et la bonté. Au début du roman, l’auteur a montré son portrait physique et moral. La romancière en dit :

“C’était un enfant très causeur et très moqueur, vif comme un papillon, curieux comme un rouge-gorge et noir comme un grelet.”⁽⁷⁷⁾

En effet, toute l’action du roman se lie à son rôle qui ressemble au rôle de George Sand dans la vie.

⁽⁷⁶⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, *“La petite Fadette”* Éditions Garnier Frères, Paris, 1981, p.16-17

⁽⁷⁷⁾ George Sand, *“La petite Fadette”* chapitre VIII.

-Les Personnages Secondaires (les silhouettes) :

Les personnages principaux occupent le devant de la scène, bénéficient souvent de la narration et des monologues intérieurs, mais les personnages secondaires interviennent peu dans l'intrigue romanesque. L'œuvre de George Sand oppose nettement les personnages principaux, torturés par un amour passionné, vivant dans leurs rêves aux personnages secondaires ancrés dans la réalité sociale, matérielle et historique, raisonnables et imperturbables. Les personnages secondaires ont la ténacité de leur romancière et sont pris dans un labeur quotidien. Dans la petite Fadette, le père Barbeau travaillait beaucoup pour nourrir sa famille. George Sand dit qu' :

“il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois. ... Le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant et très porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens.” ⁽⁷⁸⁾

(78) George Sand, “La petite Fadette”, chapitre premier.

Les personnages secondaires de George Sand, dans ses romans champêtres, sont pragmatiques et savent s'adapter à une nouvelle situation, pour continuer à vivre, pour rester ce qu'ils sont. Ils sont, aussi, ancrés dans une terre qu'ils expriment, qu'ils représentent. George Sand écrivait dans la vallée noire :

“Le sol ne communique-t-il pas à l’homme des instincts et une organisation analogues à ses propriétés essentielles ? La terre, et le bras et le cerveau de l’homme qui la cultive ne réagissent-ils pas continuellement l’un sur l’autre.”⁽⁷⁹⁾

Ces figures sont des constructions tributaires de l’environnement matériel, social et historique d’une époque, mais aussi du projet esthétique et romanesque de l’auteur. George Sand nous a montré leurs types en plusieurs exemplaires. Elle aimait ces personnages parce qu’elle est l’une d’eux. Grâce à l’écriture, l’auteur peut retrouver les paysans de son enfance. Elle dit que :

⁽⁷⁹⁾ George Sand, *“La vallée noire”*, publié dans l’Éclaireur de l’Indre, 1846.

“La logique de mon cerveau se retrempait dans cette simplicité riche.”⁽⁸⁰⁾

Les habitudes et les mœurs rustiques et paysannes se révélaient d’après ces personnages secondaires. Dans La petite Fadette, la mère Sagette nous montre une habitude paysanne d’après son caractère. Cette mère, qui reçut les enfants durant la naissance, joue un rôle comme le rôle du médecin. George Sand en dit :

“La mère Sagette étant appelée répondit :

- **Fiez-vous à moi ; ces deux bessons-là vivront bel et bien, et ne seront pas plus malades que d’autres enfants. Il y a cinquante ans que je fais le métier de sage-femme, et que je vois naître, vivre ou mourir tous les enfants du canton.”⁽⁸¹⁾**

Les personnages secondaires sont nombreux et variés selon leurs rôles aux événements dans les romans champêtres de George Sand.

⁽⁸⁰⁾ George Sand, “Histoire de ma vie”.

⁽⁸¹⁾ George Sand, “La petite Fadette”, chapitre premier.

- Le père Barbeau :

C'est un personnage secondaire dans *la petite Fadette*. Il est le père des deux bessons ressemblants. Pour son état, George Sand dit :

“Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du Conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs et du profit pardessus le marché... . La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une ouche.”⁽⁸²⁾

Et pour son portrait moral, George Sand nous dit que le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant, et très porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens. Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq. Après des années, il n'était pas assez riche pour garder tout son monde avec lui. Et il fallait bien songer à mettre ses bessons en

⁽⁸²⁾ George Sand, “*La petite Fadette*”, chapitre premier.

condition chez les autres. À la fin du roman, il accepte de marier Landry à la petite Fadette après qu'il a su qu'elle a hérité un trésor de sa défunte grand-mère :

- Ce n'est pas le tout, dit la petite Fadette ; il y a encore là, au fond du panier, quelque petite chose que je ne connais guère. [...] Fadette, dit le père Barbeau en relevant ses yeux qui n'avaient point encore lâché de couvrir le panier, je puis vous dire, en conscience, que vous en avez diantrement rappelé, et que vous vous êtes si bien refaite à la ville que vous pouvez passer à cette heure pour une très gentille fille.»⁽⁸³⁾

Le père Barbeau joue un rôle traditionnel dans ce roman. Il ressemble avec le père Maurice de *La Mare au diable* et le père d'Huriel dans *Les Maîtres sonneurs*. Ces personnages jouent des rôles secondaires mais très importants. Leur assistance influence les actions et les événements des romans. Pierre Salomon et Jean Mallion disent que :

«Ce sont de bons vieux et bonnes vieilles, indulgents pour la jeunesse qu'ils regardent s'élever, et ils sont considérés comme “les pères et mères à tout le monde.”»⁽⁸⁴⁾

⁽⁸³⁾ George Sand, "*La petite Fadette*", chapitre XXXIII.

⁽⁸⁴⁾ Pierre Salomon et Jean Mallion, "*George Sand, la petite Fadette*" op.cit., p.24

CHAPITRE “V”

François le champi

Par

George Sand

(Deux chapitres du corpus)

Chapitre I

Un matin que Madeleine Blanchet, la jeune meunière du Cormouer, s'en allait au bout de son pré pour laver à la fontaine, elle trouva un petit enfant assis devant sa planchette, et jouant avec la paille qui sert de coussinet aux genoux des lavandières. Madeleine Blanchet, ayant avisé cet enfant, fut étonnée de ne pas le connaître, car il n'y a pas de route bien achalandée de passants de ce côté-là, et on n'y rencontre que des gens de l'endroit.

– Qui es-tu, mon enfant ? Dit-elle au petit garçon, qui la regardait d'un air de confiance, mais qui ne parut pas comprendre sa question. Comment t'appelles-tu ? reprit Madeleine Blanchet en le faisant asseoir à côté d'elle et en s'agenouillant pour laver.

– François, répondit l'enfant.

– François qui ?

– Qui ? dit l'enfant d'un air simple.

– À qui es-tu fils ?

– Je ne sais pas, allez !

– Tu ne sais pas le nom de ton père !

– Je n'en ai pas.

– Il est donc mort ?

– Je ne sais pas.

– Et ta mère ?

– Elle est par là, dit l'enfant en montrant une maisonnette fort pauvre qui était à deux portées de fusil du moulin et dont on voyait le chaume à traversa les saules.

– Ah ! je sais, reprit Madeleine, c'est la femme qui est venue demeurer ici, qui est emménagée d'hier soir ?

– Oui, répondit l'enfant.

– Et vous demeuriez à Mers !

– Je ne sais pas.

– Tu es un garçon peu savant. Sais-tu le nom de ta mère, au moins ?

– Oui, c'est la Zabelle.

– Isabelle qui ? tu ne lui connais pas d'autre nom ?

– Ma foi non, allez !

– Ce que tu sais ne te fatiguera pas la cervelle, dit Madeleine en souriant et en commençant à battre son linge.

– Comment dites-vous ? reprit le petit François.

Madeleine le regarda encore ; c'était un bel enfant, il avait des yeux magnifiques. C'est dommage, pensa-t-elle, qu'il ait l'air

si niais. – Quel âge as-tu ? reprit-elle. Peut-être que tu ne le sais pas non plus.

La vérité est qu'il n'en savait pas plus long là-dessus que sur le reste. Il fit ce qu'il put pour répondre, honteux peut-être de ce que la meunière lui reprochait d'être si borné, et il accoucha de cette belle repartie : – Deux ans !

– Oui-da ! reprit Madeleine en tordant son linge sans le regarder davantage, tu es un véritable oison, et on n'a guère pris soin de t'instruire, mon pauvre petit. Tu as au moins six ans pour la taille, mais tu n'as pas deux ans pour le raisonnement.

– Peut-être bien ! répliqua François. – Puis, faisant un autre effort sur lui-même, comme pour secouer l'engourdissement de sa pauvre âme, il dit : – Vous demandiez comment je m'appelle ? On m'appelle François le Champi.

– Ah ! ah ! je comprends, dit Madeleine en tournant vers lui un œil de compassion ; et Madeleine ne s'étonna plus de voir ce bel enfant si malpropre, si déguenillé et si abandonné à l'hébétement de son âge.

– Tu n'es guère couvert, lui dit-elle, et le temps n'est pas chaud. Je gage que tu as froid ?

– Je ne sais pas, répondit le pauvre champi, qui était si habitué à souffrir qu’il ne s’en apercevait plus.

Madeleine soupira. Elle pensa à son petit Jeannie qui n’avait qu’un an et qui dormait bien chaudement dans son berceau, gardé par sa grand’mère, pendant que ce pauvre champi grelottait tout seul au bord de la fontaine, préservé de s’y noyer par la seule bonté de la Providence, car il était assez simple pour ne pas se douter qu’on meurt en tombant dans l’eau.

Madeleine, qui avait le cœur très charitable, prit le bras de l’enfant et le trouva chaud, quoiqu’il eût par instants le frisson et que sa jolie figure fût très pâle.

– Tu as la fièvre ? lui dit-elle.

– Je ne sais pas, allez ! répondit l’enfant, qui l’avait toujours.

Madeleine Blanchet détacha le chéret de laine qui lui couvrait les épaules et en enveloppa le champi, qui se laissa faire, et ne témoigna ni étonnement ni contentement. Elle ôta toute la paille qu’elle avait sous ses genoux et lui en fit un lit où il ne chôma pas de s’endormir, et Madeleine acheva de laver les nippes de son petit Jeannie, ce qu’elle fit lestement, car elle le nourrissait, et avait hâte d’aller le retrouver.

Quand tout fut lavé, le linge mouillé était devenu plus lourd de moitié, et elle ne put emporter le tout. Elle laissa son battoir et une partie de sa provision au bord de l'eau, se promettant de réveiller le champi lorsqu'elle reviendrait de la maison, où elle porta de suite tout ce qu'elle put prendre avec elle. Madeleine Blanchet n'était ni grande ni forte. C'était une très jolie femme, d'un fier courage, et renommée pour sa douceur et son bon sens.

Quand elle ouvrit la porte de sa maison, elle entendit sur le petit pont de l'écluse un bruit de sabots qui courait après elle, et, en se virant, elle vit le champi qui l'avait rattrapée et qui lui apportait son battoir, son savon, le reste de son linge et son chéret de laine.

– Oh ! oh ! dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule, tu n'es pas si bête que je croyais, toi, car tu es serviable, et celui qui a bon cœur n'est jamais sot. Entre, mon enfant, viens te reposer. Voyez ce pauvre petit ! il porte plus lourd que lui-même !

« Tenez, mère, dit-elle à la vieille meunière qui lui présentait son enfant bien frais et tout souriant, voilà un pauvre champi qui a l'air malade. Vous qui vous connaissez à la fièvre, il faudrait tâcher de le guérir.

– Ah ! c'est la fièvre de misère ! répondit la vieille en regardant François ; ça se guérirait avec de la bonne soupe ; mais ça n'en a pas. C'est le champi à cette femme qui a emménagé d'hier. C'est la locataire à ton homme, Madeleine. Ça paraît bien malheureux, et je crains que ça ne paie pas souvent.

Madeleine ne répondit rien. Elle savait que sa belle-mère et son mari avaient peu de pitié, et qu'ils aimaient l'argent plus que le prochain. Elle allaita son enfant, et, quand la vieille fut sortie pour aller chercher ses oies, elle prit François par la main, Jeannie sur son autre bras, et s'en fut avec eux chez la Zabelle.

La Zabelle, qui se nommait en effet Isabelle Bigot, était une vieille fille de cinquante ans, aussi bonne qu'on peut l'être pour les autres quand on n'a rien à soi et qu'il faut toujours trembler pour sa pauvre vie. Elle avait pris François, au sortir de nourrice, d'une femme qui était morte à ce moment-là, et elle l'avait élevé depuis, pour avoir tous les mois quelques pièces d'argent blanc et pour faire de lui son petit serviteur ; mais elle avait perdu ses bêtes et elle devait en acheter d'autres à crédit, dès qu'elle pourrait, car elle ne vivait pas d'autre chose que d'un petit lot de brebiage et d'une douzaine de poules qui, de leur côté, vivaient

sur le communal. L'emploi de François, jusqu'à ce qu'il eût gagné l'âge de la première communion, devait être de garder ce pauvre troupeau sur le bord des chemins ; après quoi on le louerait comme on pourrait, pour être porcher ou petit valet de charrue, et, s'il avait de bons sentiments, il donnerait à sa mère par adoption une partie de son gage.

On était au lendemain de la Saint-Martin, et la Zabelle avait quitté Mers, laissant sa dernière chèvre en paiement d'un reste dû sur son loyer. Elle venait habiter la petite locature dépendante du moulin du Cormouer, sans autre objet de garantie qu'un grabat, deux chaises, un bahut et quelques vaisseaux de terre. Mais la maison était si mauvaise, si mal close et de si chétive valeur, qu'il fallait la laisser déserte ou courir les risques attachés à la pauvreté des locataires.

Madeleine causa avec la Zabelle, et vit bientôt que ce n'était pas une mauvaise femme, qu'elle ferait en conscience tout son possible pour payer, et qu'elle ne manquait pas d'affection pour son champi. Mais elle avait pris l'habitude de le voir souffrir en souffrant elle-même, et la compassion que la riche meunière témoignait à ce pauvre enfant lui causa d'abord plus d'étonnement que de plaisir.

Enfin, quand elle fut revenue de sa surprise et qu'elle comprit que Madeleine ne venait pas pour lui demander, mais pour lui rendre service, elle prit confiance, lui conta longuement toute son histoire, qui ressemblait à celle de tous les malheureux, et lui fit grand remerciement de son intérêt. Madeleine l'avertit qu'elle ferait tout son possible pour la secourir ; mais elle la pria de n'en jamais parler à personne, avouant qu'elle ne pourrait l'assister qu'en cachette, et qu'elle n'était pas sa maîtresse à la maison.

Elle commença par laisser à la Zabelle son chéret de laine, en lui faisant donner promesse de le couper dès le même soir pour en faire un habillement au champi, et de n'en pas montrer les morceaux avant qu'il fût cousue. Elle vit bien que la Zabelle s'y engageait à contre cœur, et qu'elle trouvait le chéret bien bon et bien utile pour elle-même. Elle fut obligée de lui dire qu'elle l'abandonnerait si, dans trois jours, elle ne voyait pas le champi chaudement vêtu. – Croyez-vous donc, ajouta-t-elle, que ma belle-mère, qui a l'œil à tout, ne reconnaîtrait pas mon chéret sur vos épaules ? Vous voudriez donc me faire avoir des ennuis ? Comptez que je vous assisterai autrement encore, si vous êtes

un peu secrète dans ces choses-là. Et puis, écoutez : votre champi a la fièvre, et, si vous ne le soignez pas bien, il mourra.

– Croyez-vous ? dit la Zabelle ; ça serait une peine pour moi, car cet enfant-là, voyez-vous, est d'un cœur comme on n'en trouve guère ; ça ne se plaint jamais, et c'est aussi soumis qu'un enfant de famille ; c'est tout le contraire des autres champis, qui sont terribles et tabâtres, et qui ont toujours l'esprit tourné à la malice.

– Parce qu'on les rebute et parce qu'on les maltraite. Si celui-là est bon, c'est que vous êtes bonne pour lui, soyez-en assurée.

– C'est la vérité, reprit la Zabelle ; les enfants ont plus de connaissance qu'on ne croit. Tenez, celui-là n'est pas malin, et pourtant il sait très bien se rendre utile. Une fois que j'étais malade, l'an passé (il n'avait que cinq ans), il m'a soignée comme ferait une personne.

– Écoutez, dit la meunière : vous me l'enverrez tous les matins et tous les soirs, à l'heure où je donnerai la soupe à mon petit. J'en ferai trop, et il mangera le reste ; on n'y prendra pas garde.

– Oh ! c'est que je n'oserai pas vous le conduire, et, de lui-même, il n'aura jamais l'esprit de savoir l'heure.

– Faisons une chose. Quand la soupe sera prête, je poserai ma quenouille sur le pont de l'écluse. Tenez, d'ici, ça se verra très bien. Alors, vous enverrez l'enfant avec un sabot dans la main, comme pour chercher du feu, et puisqu'il mangera ma soupe, toute la vôtre vous restera.

Vous serez mieux nourris tous les deux.

– C'est juste, répondit la Zabelle. Je vois que vous êtes une femme d'esprit, et j'ai du bonheur d'être venue ici. On m'avait fait grand'peur de votre mari qui passe pour être un rude homme, et si j'avais pu trouver ailleurs, je n'aurais pas pris sa maison, d'autant plus qu'elle est mauvaise, et qu'il en demande beaucoup d'argent. Mais je vois que vous êtes bonne au pauvre monde, et que vous m'aidez à élever mon champi. Ah ! si la soupe pouvait lui couper sa fièvre ! Il ne me manquerait plus que de perdre cet enfant-là ! C'est un pauvre profit, et tout ce que je reçois de l'hospice passe à son entretien. Mais je l'aime comme mon enfant, parce que je vois qu'il est bon, et qu'il m'assistera plus tard. Savez-vous qu'il est beau pour son âge, et qu'il sera de bonne heure en état de travailler ?

C'est ainsi que François le Champi fut élevé par les soins et le bon cœur de Madeleine la meunière. Il retrouva la santé très vite, car il était bâti, comme on dit chez nous, à chaux et à sable, et il n'y avait point de richard dans le pays qui n'eût souhaité d'avoir un fils aussi joli de figure et aussi bien construit de ses membres. Avec cela, il était courageux comme un homme ; il allait à la rivière comme un poisson, et plongeait jusque sous la pelle du moulin, ne craignant pas plus l'eau que le feu ; il sautait sur les poulains les plus folâtres et les conduisait au pré sans même leur passer une corde autour du nez, jouant des talons pour les faire marcher droit et les tenant aux crins pour sauter les fossés avec eux. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'il faisait tout cela d'une manière fort tranquille, sans embarras, sans rien dire, et sans quitter son air simple et un peu endormi.

Cet air-là était cause qu'il passait pour sot ; mais il n'en est pas moins vrai que s'il fallait dénicher des pies à la pointe du plus haut peuplier, ou retrouver une vache perdue bien loin de la maison, ou encore abattre une grive d'un coup de pierre, il n'y avait pas d'enfant plus hardi, plus adroit et plus sûr de son fait. Les autres enfants attribuaient cela au *bonheur du sort*, qui passe pour être le lot du champi dans ce bas monde. Aussi le

laissaient-ils toujours passer le premier dans les amusettes dangereuses.

– Celui-là, disaient-ils, n’attrapera jamais de mal, parce qu’il est champi. Froment de semence craint la vimère du temps ; mais folle graine ne périt point.

Tout alla bien pendant deux ans. La Zabelle se trouva avoir le moyen d’acheter quelques bêtes, on ne sut trop comment. Elle rendit beaucoup de petits services au moulin, et obtint que maître Cadet Blanchet le meunier fît réparer un petit le toit de sa maison qui faisait l’eau de tous côtés. Elle put s’habiller un peu mieux, ainsi que son champi, et elle parut peu à peu moins misérable que quand elle était arrivée. La belle-mère de Madeleine fit bien quelques réflexions assez dures sur la perte de quelques effets et sur la quantité de pain qui se mangeait à la maison. Une fois même, Madeleine fut obligée de s’accuser pour ne pas laisser soupçonner la Zabelle ; mais, contre l’attente de la belle-mère, Cadet Blanchet ne se fâcha presque point, et parut même vouloir fermer les yeux.

Le secret de cette complaisance, c’est que Cadet Blanchet était encore très amoureux de sa femme. Madeleine était jolie et nullement coquette ; on lui en faisait compliment en tous

endroits, et ses affaires allaient fort bien d'ailleurs ; comme il était de ces hommes qui ne sont méchants que par crainte d'être malheureux, il avait pour Madeleine plus d'égards qu'on ne l'en aurait cru capable. Cela causait un peu de jalousie à la mère Blanchet, et elle s'en vengeait par de petites tracasseries que Madeleine supportait en silence et sans jamais s'en plaindre à son mari.

C'était bien la meilleure manière de les faire finir plus vite, et jamais on ne vit à cet égard de femme plus patiente et plus raisonnable que Madeleine. Mais on dit chez nous que le profit de la bonté est plus vite usé que celui de la malice, et un jour vint où Madeleine fut questionnée et tancée tout de bon pour ses charités.

C'était une année où les blés avaient grêlé et où la rivière, en débordant, avait gâté les foins. Cadet Blanchet n'était pas de bonne humeur. Un jour qu'il revenait du marché avec un sien confrère qui venait d'épouser une fort belle fille, ce dernier lui dit : – Au reste, tu n'as pas été à plaindre non plus, *dans ton temps*, car ta Madelon était aussi une fille très agréable.

– Qu'est-ce que tu veux dire avec *mon temps* et ta *Madelon était* ? Dirait-on pas que nous sommes vieux elle et moi ?

Madeleine n'a encore que vingt ans et je ne sache pas qu'elle soit devenue laide.

– Non, non, je ne dis pas ça, reprit l'autre. Certainement Madeleine est encore bien ; mais enfin, quand une femme se marie si jeune, elle n'en a pas pour longtemps à être regardée. Quand ça a nourri un enfant, c'est déjà fatigué ; et ta femme n'était pas forte, à preuve que la voilà bien maigre et qu'elle a perdu sa bonne mine. Est-ce qu'elle est malade, cette pauvre Madelon ?

– Pas que je sache. Pourquoi donc me demandes-tu ça ?

– Dame ! je ne sais pas. Je lui trouve un air triste comme quelqu'un qui souffrirait ou qui aurait de l'ennui. Ah ! les femmes, ça n'a qu'un moment, c'est comme la vigne en fleur. Il faut que je m'attende aussi à voir la mienne prendre une mine allongée et un air sérieux. Voilà comme nous sommes, nous autres ! Tant que nos femmes nous donnent de la jalousie, nous en sommes amoureux. Ça nous fâche, nous crions, nous battons même quelquefois ; ça les chagrine, elles pleurent ; elles restent à la maison, elles nous craignent, elles s'ennuient, elles ne nous aiment plus. Nous voilà bien contents, nous sommes les maîtres !... Mais voilà aussi qu'un beau matin nous nous avisons que si

personne n'a plus envie de notre femme, c'est parce qu'elle est devenue laide, et alors, voyez le sort ! nous ne les aimons plus et nous avons envie de celles des autres... Bonsoir, Cadet Blanchet ; tu as embrassé ma femme un peu trop fort à ce soir ; je l'ai bien vu et je n'ai rien dit. C'est pour te dire à présent que nous n'en serons pas moins bons amis et que je tâcherai de ne pas la rendre triste comme la tienne, parce que je me connais : si je suis jaloux, je serai méchant, et quand je n'aurai plus sujet d'être jaloux, je serai peut-être encore pire...

Une bonne leçon profite à un bon esprit ; mais Cadet Blanchet, quoique intelligent et actif, avait trop d'orgueil pour avoir une bonne tête. Il rentra l'œil rouge et l'épaule haute. Il regarda Madeleine comme s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Il s'aperçut qu'elle était pâle et changée. Il lui demanda si elle était malade, d'un ton si rude, qu'elle devint encore plus pâle et répondit qu'elle se portait bien, d'une voix très faible. Il s'en fâcha, Dieu sait pourquoi, et se mit à table avec l'envie de chercher querelle à quelqu'un. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. On parla de la cherté du blé, et la mère Blanchet remarqua, comme elle le faisait tous les soirs, qu'on mangeait trop de pain. Madeleine ne dit mot. Cadet

Blanchet voulut la rendre responsable du gaspillage. La vieille déclara qu'elle avait surpris, le matin même, le champi emportant une demi-tourte... Madeleine aurait dû se fâcher et leur tenir tête, mais elle ne sut que pleurer. Blanchet pensa à ce que lui avait dit son compère et n'en fut que plus accrêté ; si bien que, de ce jour-là, expliquez comment cela se fit, si vous pouvez, il n'aima plus sa femme et la rendit malheureuse.

Chapitre II

Il la rendit malheureuse ; et, comme jamais bien heureuse il ne l'avait rendue, elle eut doublement mauvaise chance dans le mariage. Elle s'était laissé marier, à seize ans, à ce rougeot qui n'était pas tendre, qui buvait beaucoup le dimanche, qui était en colère tout le lundi, chagrin le mardi, et qui, les jours suivants, travaillant comme un cheval pour réparer le temps perdu, car il était avare, n'avait pas le loisir de songer à sa femme. Il était moins malgracieux le samedi, parce qu'il avait fait sa besogne et pensait à se divertir le lendemain. Mais un jour par semaine de bonne humeur ce n'est pas assez, et Madeleine n'aimait pas le

voir guilleret, parce qu'elle savait que le lendemain soir il rentrerait tout enflambé de colère.

Mais comme elle était jeune et gentille, et si douce qu'il n'y avait pas moyen d'être longtemps fâché contre elle, il avait encore des moments de justice et d'amitié, où il lui prenait les deux mains, en lui disant : – Madeleine, il n'y a pas de meilleure femme que vous, et je crois qu'on vous a faite exprès pour moi. Si j'avais épousé une coquette comme j'en vois tant, je l'aurais tuée, ou je me serais jeté sous la roue de mon moulin. Mais je reconnais que tu es sage, laborieuse, et que tu vaudrais ton pesant d'or.

Mais quand son amour fut passé, ce qui arriva au bout de quatre ans de ménage, il n'eut plus de bonne parole à lui dire, et il eut du dépit de ce qu'elle répondait rien à ses mauvaiesetés. Qu'eût-elle répondu ! Elle sentait que son mari était injuste, et elle ne voulait pas lui en faire de reproches, car elle mettait tout devoir à respecter le maître qu'elle n'avait jamais pu chérir.

La belle-mère fut contente de voir que son fils redevenait l'homme de chez lui ; c'est ainsi qu'elle disait, comme s'il avait jamais oublié de l'être et de le faire sentir Elle haïssait sa bru, parce qu'elle la voyait meilleure qu'elle. Ne sachant quoi lui reprocher, elle lui tenait à méfait de n'être pas forte, de tousser

tout l'hiver, et de n'avoir encore qu'un enfant. Elle la méprisait pour cela et aussi pour ce qu'elle savait lire et écrire, et que le dimanche elle lisait des prières dans un coin du verger au lieu de venir caqueter et marmotter avec elle et les commères d'alentour.

Madeleine avait remis son âme à Dieu, et, trouvant inutile de se plaindre, elle souffrait comme si cela lui était dû. Elle avait retiré son cœur de la terre, et rêvait souvent au paradis comme une personne qui serait bien aise de mourir. Pourtant elle soignait sa santé et s'ordonnait le courage, parce qu'elle sentait que son enfant ne serait heureux que par elle, et qu'elle acceptait tout en vue de l'amour qu'elle lui portait.

Elle n'avait pas grande amitié pour la Zabelle, mais elle en avait un peu, parce que cette femme, moitié bonne, moitié intéressée, continuait à soigner de son mieux le pauvre champi ; et Madeleine, voyant combien deviennent mauvais ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes, était portée à n'estimer que ceux qui pensaient un peu aux autres. Mais comme elle était la seule, dans son endroit, qui n'eût pas du tout souci d'elle-même, elle se trouvait bien esseulée et s'ennuyait beaucoup, sans trop connaître la cause de son ennui.

Peu à peu cependant elle remarqua que le champi, qui avait alors dix ans, commençait à penser comme elle. Quand je dis penser, il faut croire qu'elle le jugea à sa manière d'agir ; car le pauvre enfant ne montrait guère plus son raisonnement dans ses paroles que le jour où elle l'avait questionné pour la première fois. Il ne savait dire mot, et quand on voulait le faire causer, il était arrêté tout de suite, parce qu'il ne savait rien de rien. Mais s'il fallait courir pour rendre service, il était toujours prêt ; et même quand c'était pour le service de Madeleine, il courait avant qu'elle eût parlé. À son air on eût dit qu'il n'avait pas compris de quoi il s'agissait, mais il faisait la chose commandée si vite et si bien qu'elle-même en était émerveillée.

Un jour qu'il portait le petit Jeannie dans ses bras et qu'il se laissait tirer les cheveux par lui pour le faire rire, Madeleine lui reprit l'enfant avec un brin de mécontentement, disant comme malgré elle : – François, si tu commences déjà à tout souffrir des autres, tu ne sais pas où ils s'arrêteront. – Et à son grand ébahissement, François lui répondit : – J'aime mieux souffrir le mal que de le rendre.

Madeleine, étonnée, regarda dans les yeux du champi. Il y avait dans les yeux de cet enfant-là quelque chose qu'elle n'avait jamais trouvé, même dans ceux des personnes les plus

raisonnables ; quelque chose de si bon et de si décidé en même temps, qu'elle en fut comme étourdie dans ses esprits ; et s'étant assise sur le gazon avec son petit sur ses genoux, elle fit asseoir le champi sur le bord de sa robe, sans oser lui parler. Elle ne pouvait pas s'expliquer à elle-même pourquoi elle avait comme de la crainte et de la honte d'avoir souvent plaisanté cet enfant sur sa simplicité. Elle l'avait toujours fait avec douceur, il est vrai, et peut-être que sa niaiserie le lui avait fait plaindre et aimer d'autant plus. Mais dans ce moment-là elle s'imagina qu'il avait toujours compris ses moqueries et qu'il en avait souffert, sans pouvoir y répondre.

Et puis elle oublia cette petite aventure, car ce fut peu de temps après que son mari, s'étant coiffé d'une drôlesse des environs, se mit à la détester tout à fait et à lui défendre de laisser la Zabelle et son gars remettre les pieds dans le moulin. Alors Madeleine ne songea plus qu'aux moyens de les secourir encore plus secrètement. Elle en avertit la Zabelle, en lui disant que pendant quelque temps elle aurait l'air de l'oublier.

Mais la Zabelle avait grand'peur du meunier, et elle n'était pas femme, comme Madeleine, à tout souffrir pour l'amour d'autrui. Elle raisonna à part soi, et se dit que le meunier, étant le maître, pouvait bien la mettre à la porte ou augmenter son

loyer, ce à quoi Madeleine ne pourrait porter remède. Elle songea aussi qu'en faisant soumission à la mère Blanchet, elle se remettrait bien avec elle, et que sa protection lui serait plus utile que celle de la jeune femme. Elle alla donc trouver la vieille meunière, et s'accusa d'avoir accepté des secours de sa belle-fille, disant que c'était bien malgré elle, et seulement par commisération pour le champi, qu'elle n'avait pas le moyen de nourrir. La vieille haïssait le champi, tant seulement parce que Madeleine s'intéressait à lui. Elle conseilla à la Zabelle de s'en débarrasser, lui promettant, à tel prix, d'obtenir six mois de crédit pour son loyer. On était encore, cette fois-là, au lendemain de la Saint-Martin, et la Zabelle n'avait pas d'argent, vu que l'année était mauvaise. On surveillait Madeleine de si près depuis quelque temps, qu'elle ne pouvait lui en donner. La Zabelle prit bravement son parti, et promit que dès le lendemain elle reconduirait le champi à l'hospice.

Elle n'eut pas plus tôt fait cette promesse qu'elle s'en repentit, et qu'à la vue du petit François qui dormait sur son pauvre grabat, elle se sentit le cœur aussi gros que si elle allait commettre un péché mortel. Elle ne dort guère ; mais, dès avant le jour, la mère Blanchet entra dans son logis et lui dit :

– Allons, debout, Zabeau ! vous avez promis, il faut tenir. Si vous attendez que ma bru vous ait parlé, je sais que vous n'en ferez rien. Mais dans son intérêt, voyez-vous, tout aussi bien que dans le vôtre, il faut faire partir ce gars. Mon fils l'a pris en mal intention à cause de sa bêtise et de sa gourmandise ; ma bru l'a trop affriandé, et je suis sûre qu'il est déjà voleur. Tous les champis le sont de naissance, et c'est une folie que de compter sur ces canailles-là. En voilà un qui vous fera chasser d'ici, qui vous donnera mauvaise réputation, qui sera cause que mon fils battra sa femme quelque jour, et qui, en fin de compte, quand il sera grand et fort, deviendra bandit sur les chemins, et vous fera honte. Allons, allons, en route ! Conduisez-le-moi jusqu'à Corlay par les prés. À huit heures, la diligence passe. Vous y monterez avec lui, et sur le midi au plus tard vous serez à Châteauroux. Vous pouvez revenir ce soir, voilà une pistole pour faire le voyage, et vous aurez encore là-dessus de quoi goûter à la ville.

La Zabelle réveilla l'enfant, lui mit ses meilleurs habits, fit un paquet du reste de ses hardes, et, le prenant par la main, elle partit avec lui au clair de lune.

Mais à mesure qu'elle marchait et que le jour montait, le cœur lui manquait ; elle ne pouvait aller vite, elle ne pouvait parler, et quand elle arriva au bord de la route, elle s'assit sur la berge du fossé, plus morte que vive. La diligence approchait. Il n'était que temps de se trouver là.

Le champi n'avait coutume de se tourmenter, et jusque-là il avait suivi sa mère sans se douter de rien. Mais quand il vit, pour la première fois de sa vie, rouler vers lui une grosse voiture, il eut peur du bruit qu'elle faisait, et se mit à tirer la Zabelle vers le pré d'où ils venaient de déboucher sur la route. La Zabelle crut qu'il comprenait son sort, et lui dit :

– Allons, mon pauvre François, il le faut !

Ce mot fit encore plus de peur à François. Il crut que la diligence était un gros animal toujours courant qui allait l'avaler et le dévorer. Lui qui était si hardi, dans les dangers qu'il connaissait, il perdit la tête et s'enfuit dans le pré en criant. La Zabelle courut après lui ; mais le voyant pâle comme un enfant qui va mourir, le courage lui manqua tout à fait. Elle le suivit jusqu'au bout du pré et laissa passer la diligence.

L'analyse littéraire du roman

- La source du roman :

Quant à son roman *François le champi*, nous pouvons dire qu'il a été écrit un peu moins de deux ans après *La Mare au diable*, mais moins rapidement. Ce récit se présente avec les mêmes caractères que l'histoire de Germain "le fin laboureur" et de la petite Marie : un roman court, comportant de nombreux dialogues, une idylle rustique écrite dans une langue naïve. Même décor : la vallée noire. Même éclairage : le récit est un conte de "chanvreur", une de ces histoires comme on en raconte le soir dans les villages du Berry.

C'est dans cette atmosphère de tranquillité retrouvée, au milieu de la paix des champs, qu'elle écrit son roman. Elle le présente comme la transcription d'un récit entendu à la veillée. C'est un de ces contes que le chanvreur a raconté dans ses veillées. Elle fait dire par son ami Rollinat dans l'avant-propos de ce récit, qu'elle assistait hier à une veillée rustique à la ferme. Le chanvreur contait des histoires jusqu'à deux heures du matin. La servante du curé l'aidait ou le reprenait ; c'était une paysanne

peu cultivée ; lui, un paysan ignorant, mais heureusement doué et fort éloquent à sa manière. Ils ont raconté une véritable histoire, assez longue, et qui avait l'air d'un roman intime. ⁽⁸⁵⁾

George Sand aimait beaucoup ces contes, qui, dans son enfance, lui troublaient la cervelle. Elle le déclare dans "Histoire de ma vie" lorsqu'elle dit : ce qui acheva de me troubler la cervelle, c'étaient les contes de la veillée lorsque les chanvriers venaient broyer. Pour éloigner de la maison le bruit et la poussière de leur travail, et comme la moitié du hameau voulait écouter leurs histoires, on les installait à la petite porte de la Cour qui ouvre sur la place, tout à côté du cimetière, dont on voyait les croix au clair de la lune par-dessus un mur très bas. ⁽⁸⁶⁾

De tout ce qui précède, nous pouvons dire que, François le champi, est une de ces histoires que le chanvreur a contées dans ses veillées. Mais P. Salomon et J. Mallion pensent autrement et disent que :

“Dans François le champi on retrouve le chanvreur et la vieille femme, la jeune fille curieuse et l'auditoire attentif, mais plus rien de ce mystère effrayant qui caractérisait

⁽⁸⁵⁾ Voir André Fermigier, "George Sand, François le champi" Gallimard, 1973, pour "La vie de George Sand, 1976, pour la préface, la notice et les notes", p.18.

⁽⁸⁶⁾ Voir George Sand, "Histoire de ma vie", troisième partie, IX.

les veillées rustiques. François le champi ne saurait être considéré comme un authentique conte de la veillée.”⁽⁸⁷⁾

On dirait que, c’est une histoire réelle qui s’est passée dans la région de Nohant. Mme Vincent paraît croire que c’est une histoire véritable, lorsqu’elle écrit que :

“Le champi était, dit-on, connu aux environs de Nohant, mais je n’ai pu retrouver sa trace.”⁽⁸⁸⁾

Ce propos, peut-être, est vrai. Si nous étudions à fond la lettre adressée de George Sand à Hetzel, le 16 janvier 1853, peut-être, nous pouvons trouver le mot de l’énigme. Elle dit :

“Coret le champi est chez nous. Nous l’élevons pour le mettre en état de gagner sa vie ... ce petit enfant est excellent ... doux comme un mouton et d’un cœur tendre et généreux ... sa mère est une idiote dévergondée ... Elle demeurait à ma porte et comme l’enfant était témoin de ses ordures, je l’ai acheté moyennant 50 F. et l’ai mis en pension chez d’autres paysans ... il a onze ans.”⁽⁸⁹⁾

Un dessin de Maurice Sand représente l’enfant avec cette légende : “Coret 1853. François le champi”.

⁽⁸⁷⁾ P. Salomon et J. Maillon, “*George Sand, La Mare au diable – François le champi*” op.cit., p.181

⁽⁸⁸⁾ L. Vincent, “*Le Berry dans l’œuvre de George Sand*”, p.181.

⁽⁸⁹⁾ George Sand, “*Correspondance*” éd. Lubin,, Tome XI, p.555-556.

Il n'y a pas lieu de mettre en doute les indications données par George Sand sur la genèse de son roman. La rencontre qu'elle fit avec un enfant abandonné et la conversation qu'elle a eu avec Rollinat, quelques jours plus tard, sur la technique du roman champêtre suffisent à donner le branle à son imagination et à sa mémoire aussi, comme le disent Salomon et Mallion :

«L'aventure de François le champi, que sa mère adoptive tente de ramener à l'hospice, est la transposition littéraire d'un fait divers qui l'avait bouleversée. En mars 1843 une petite fille, nommée Fanchette, avait été trouvée errante aux portes de la Châtre. [...] George Sand ouvrit alors une souscription en sa faveur. Poussée à la fois par un sentiment humanitaire et par son zèle de propagandiste, [...] Elle reprend ce thème dans *François le champi*, elle obéit à des préoccupations du même ordre. Par là *François le champi* se rattache à son inspiration socialiste.»⁽⁹⁰⁾

Dans cette époque, George Sand écrivait presque des travaux ressemblants à leurs sources. Par exemple, "Le péché de M. Antoine" 1845, qui a paru dans la même période du Champi, pourrait s'appeler aussi : "L'enfant du péché".

⁽⁹⁰⁾ Pierre Salomon et J. Mallion, "George Sand, La Mare au diable – François le champi" op.cit., p.182-183

Nous remarquons que George Sand a toujours pris plaisir à imaginer le cas d'une femme aimée par un homme beaucoup plus jeune qu'elle ou socialement inférieur à elle, ou encore comme François vis-à-vis de Madeleine, présentent ces deux particularités à la fois. Elle-même s'est trouvée souvent dans cette situation. Il faut donc lever l'anathème jeté sur la tête de l'enfant. C'est ce qu'a voulu faire George Sand avec son champi.

Enfin, André Fermigier nous donne, aussi son opinion sur la genèse de "François le champi". Il dit que :

«Il n'est pas interdit de penser que le champi est une réponse à un roman d'Eugène Sue paru en 1846, Martin ou l'enfant trouvé, roman que George Sand avait lu avec irritation "voir correspondance, Tome VII, p.397" et qui racontait l'histoire du fils illégitime d'un grand seigneur, que la misère précipitait dans le crime.»⁽⁹¹⁾

* * *

⁽⁹¹⁾ André Fermigier, "George Sand, François le champi" op.cit., p.28.

-L'action du roman :

L'action dans *François le champi* se déroule autour de l'enfant François qui :

“était un bel enfant, il avait des yeux magnifiques. C'est dommage, pensa-t-elle, qu'il ait l'air si niais.”⁽⁹²⁾

La misère et la simplicité de l'esprit de François, enfant trouvé de six ans élevé par la Zabelle, émeuvent la jeune et douce femme du meunier Cadet Blanchet, Madeleine. Cadet Blanchet, qui a cessé d'aimer sa femme, laisse libre cours à son caractère emporté et avare. George Sand dit qu' :

“il rentra l'œil rouge et l'épaule haute. Il regarda Madeleine comme s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps. ... il s'en fâcha, Dieu sait pourquoi, et se mit à table avec l'envie de chercher querelle à quelqu'un. On parla de la cherté du blé, et la mère Blanchet remarqua, comme elle le faisait tous les soirs, qu'on mangeait trop de pain. Madeleine ne dit mot. Cadet Blanchet voulut la rendre responsable du gaspillage. La vieille déclara qu'

⁽⁹²⁾ George Sand, “*François le champi*” chapitre premier.

elle avait surpris, le matin même, le champi emportant une demi-tourte ... Madeleine aurait dû se fâcher et leur tenir tête, mais elle ne sut que pleurer. Blanchet pensa à ce qui lui avait dit son compère et n'en fut que plus âcreté ; si bien que, de ce jour-là, expliquez comment cela se fit, si vous pouvez, il n'aima plus sa femme et la rendrait malheureuse.”⁽⁹³⁾

Madeleine a été trompée par son mari avec la Sévère, elle trouve un réconfort dans la tendresse de Jeannie, son fils, et de François. Mais, victime de la haine jalouse de sa belle-mère. L'auteur en dit :

“Madeleine était jolie et nullement coquette, on lui en faisait compliment en tous endroits, et ses affaires allaient fort bien d'ailleurs ; comme il était de ces hommes qui ne sont méchants que par crainte d'être malheureux, il avait pour Madeleine plus d'égards qu'on ne l'en aurait cru capable. Cela causait un peu de jalousie à la mère Blanchet, et elle s'en vengeait par de petites tracasseries que Madeleine supportait en silence et sans jamais s'en plaindre à son mari.”⁽⁹⁴⁾

⁽⁹³⁾ George Sand, “*François le champ*” chapitre premier.

⁽⁹⁴⁾ Ibid.

Cette belle-mère incite la Zabelle à ramener François à l'hospice :

“La vieille haïssait le champi, tant seulement parce que Madeleine s’intéressait à lui. Elle conseilla à la Zabelle de s’en débarrasser, lui promettant, à tel prix, d’obtenir six mois de crédit pour son loyer. On était encore, cette fois-là, au lendemain de la Saint-Martin, et la Zabelle n’avait pas d’argent, vu que l’année était mauvaise. On surveillait Madeleine de si près depuis quelque temps, qu’elle ne pouvait lui en donner. La Zabelle prit bravement son parti, et promit que dès le lendemain elle reconduirait le champi à l’hospice.”⁽⁹⁵⁾

L’intervention de Madeleine et la mort de la mère Blanchet sauvent l’enfant, que la meunière considère désormais comme son fils. Elle dit à la Zabelle avec enthousiasme :

“On me tuera si l’on veut, j’achète cet enfant-là, il est à moi, il n’est plus à vous. Vous ne méritez pas de garder un enfant d’un aussi grand cœur, et qui vous aime tant. C’est moi qui serai sa mère, et il faudra bien qu’on le souffre. On peut tout souffrir pour ses enfants. Je me ferais couper par morceaux pour mon Jeannie ; eh bien !

⁽⁹⁵⁾ Ibid., chapitre 2.

J'en endurerai autant pour celui. Viens, mon pauvre François. Tu n'es plus champi, entends-tu ? Tu as une mère, et tu peux l'aimer à ton aise ; elle te le rendra de tout son cœur.”⁽⁹⁶⁾

Les absences fréquentes du meunier, qui sombre dans la débauche, permettent à Madeleine d'élever à son gré Jeannie et François. Il est devenu un domestique courageux et apprécié au moulin. Une vive affection unit le champi à la meunière. Le jeune homme attire l'attention de la Sévère.

« il était toujours pauvrement habillé, mais il aimait la propreté, comme Madeleine Blanchet le lui avait appris ; et tel qu'il était, il avait un air qu'on ne trouvait point aux autres. La Sévère vit tout cela petit à petit, et enfin elle le vit si bien, qu'elle se mit en tête de le dégourdir un peu. Elle n'avait point de préjugés. Et quand elle entendait dire : “C'est dommage qu'un si beau gars soit un champi”, elle répondait : “Les champis ont moyen d'être beaux, puisque c'est l'amour qui les a mis dans le monde”. Voilà ce qu'elle inventa pour se trouver avec lui.»⁽⁹⁷⁾

⁽⁹⁶⁾ George Sand, "François le champi" chapitre 3.

⁽⁹⁷⁾ Ibid., chapitre 7.

Elle a essayé de lui faire perdre son chemin pour rester avec elle longtemps et pour passer une nuit avec lui dans les bois. Mais elle est déçue par son refus lorsqu'il lui dit :

“Non pas, non pas, fit-il, et je ne suis pas toqué, moi. La jument se reconnaît bien aussi, et je n'ai pas envie de passer la nuit à trimer dans les bois.”⁽⁹⁸⁾

Elle pousse le meunier à le renvoyer en le rendant jaloux de François. Madeleine trouve une consolation dans la compagnie de sa jeune belle-sœur, Mariette :

“Madeleine accepta de bonne volonté le dit arrangement de famille. Mariette Blanchet lui plut tout d'abord, pour l'avantage de sa beauté qui avait déplu à la Sévère. Elle pensait qu'un bon esprit et un bon cœur vont toujours de compagnie avec une belle figure, et elle reçut la jeune enfant, non pas tant comme une sœur que comme une fille, qui lui remplacerait peut-être son pauvre François.”⁽⁹⁹⁾

François, malgré son chagrin, donne toute satisfaction au meunier Jean Vertaud, qui le marierait volontiers à sa fille Jeannette.

⁽⁹⁸⁾ George Sand, "François le champi" chapitre 8.

⁽⁹⁹⁾ Ibid., chapitre II.

“Jean Vertaud avait imaginé un mariage entre sa fille et François. Elle n’était point vilaine, sa fille, et, si elle avait un peu plus d’âge que François, elle avait assez d’écus pour parfaire la différence. Elle était fille unique, et c’était un gros parti. ...Il avait du respect pour cette bonne fille, et il voyait bien qu’à faire l’indifférent, il la rendait plus amoureuse. Mais il n’avait point de goût pour elle, et s’il l’eut prise, c’eût été par raison et par devoir plus que par amitié. Cela lui fit songer qu’il n’avait pas pour longtemps à rester chez Jean Vertaud. Parce que pour tantôt ou pour plus tard, cette affaire-là aimerait quelque chagrin ou quelque fâcherie.”⁽¹⁰⁰⁾

Après avoir reçu 4000 francs de sa mère qui refusait de se faire connaître, le jeune homme apprend la mort de Cadet Blanchet. De retour au moulin, il trouve Madeleine malade, ruiné, en butte aux créances de la Sévère.

“À quoi la Mariette lui répondait qu’elle était malade depuis la mort de son mari, par la trop grande fatigue qu’elle avait eue de le soigner et de l’assister jour et nuit ; qu’on n’avait pas fait venir encore le médecin, et qu’on irait le guérir si elle empirait ; et que, quant à la bien soigner, elle qui paraît ne s’épargnait point, comme c’était son devoir de le faire.”⁽¹⁰¹⁾

* * *

⁽¹⁰⁰⁾ George Sand, "François le champi" chapitre 13.

⁽¹⁰¹⁾ Ibid., chapitre 16.

BIBLIOGRAPHIE

I- Corpus :

- Sand (George), "La petite Fadette" Cérès éditions, Tunis, 1995
- Sand (George), "François le champi" préface d'André Fermigier, Gallimard, 1973 – 1976.
- Sand (George), "François le champi" Édition de P. Salomon et Jean Mallion. Éditions Garnier Frères, Paris, 1981

II- Ouvrages généraux :

1-	Agard (Brigitte) et France Boireau (Marie), "<u>Le XIXème siècle en Littérature</u>" Hachette, Paris, 1986.
2-	Ambrière (Madeleine), "<u>Précis de littérature française du XIXème siècle</u>" presses universitaires de France, Paris, 1990.
3-	Balzac, "<u>Les paysans</u>" éd. S. de Sacy, folio, Paris, 1975.
4-	Beuve (Sainte), "<u>La littérature française des origines à 1870 – dix-neuvième siècle</u>" la renaissance du livre, Paris, 1993.
5-	Bony (Jacques), "<u>Lire le romantisme</u>" Dunod, Paris, 1992.
6-	Bourneuf (Roland) et Réal Ouellet, "<u>L'univers du roman</u>" Éd. P.U.F., Paris, 1989.
7-	Bruneau, "<u>Histoire de la langue française</u>" T. XII. L'époque romantique, Hachette, Paris, 1992.

8-	D'Ormesson (Jean) , " <u>Une autre histoire de la littérature française I</u> " Nil Éditions, 1997.
3-	De Beaumarchais (Jean-Pierre) et Couty (Daniel) , " <u>Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française</u> " Bordas, Paris, 1994.
9-	Dédier (Joseph) et Hazard (Paul) , " <u>Histoire de la littérature française illustrée</u> ", tome second, librairie Larousse, Paris, 1924.
10-	Décote (Georges), Dubosclard (Joël) et autres écrivains , " <u>XIXème siècle</u> " Hatier, Paris, 1991.
11-	Delattre (Simone) , " <u>Les douze heures noires, La nuit à Paris au XIXème siècle</u> " préface d'Alain Corbin, Éditions Albin Michel S.A., Paris, 2000.
12-	Dubled (V.), Claretie (Jules), Mme Camille Pert et Marcel Prévost , " <u>La femme dans la nature, dans les mœurs, dans la légende, dans la société</u> " tome IV, Maison d'Édition Bong et Cie, Paris, 1998.
13-	Duby (Georges), Mandrou (Robert) , " <u>Histoire de la civilisation française XVII-XXème siècle</u> " Armand Colin, Paris, 1976.
14-	Dumas (Alexandre) , " <u>Mes mémoires</u> " 1852, Éditions Robert Laffont S.A., Paris, 1989 (Préface de Claude Schopp).
15-	Durvy (Catherine) , " <u>A la découverte du roman</u> ", Ellipses édition, Paris, 2000.
16-	Echelard (Michel) , " <u>Histoire de la littérature en France au</u>

	<u>XIXème siècle</u> ” Hatier, Paris, Septembre 1984.
17-	Fortassier (Rose) , “ <u>Le roman français au XIXème siècle</u> ” Deuxième édition corrigée 1988. 1 ^{ère} édition 1982, presses universitaires de France, Paris, 1982.
18-	Guth (Paul) , “ <u>Histoire de la littérature française</u> ” tome 2 “de la révolution à la belle époque”, Flammarion, Paris, 1981.
19-	Lanson (G.) et P. Tuffrau , “ <u>Manuel illustré d’Histoire de la littérature française des origines à l’époque contemporaine</u> ” quatrième édition, Hachette, Paris, 1932.
20-	Lalande (Bernard) , “ <u>Sainte-Beuve, Causeries du Lundi</u> ” Extraits III, les contemporains, Librairie Larousse, Paris, 1850.
21-	Lemaître (Henri) , “ <u>Dictionnaire Bordas de littérature française</u> ” Bordas, Paris, 1994.
22-	Michel (Arlette), Colette Becker, Patrick Berthier, Mariane Bury et Dominique Millet , “ <u>Littérature française du XIXème siècle</u> ”. Presses universitaires de France (PUF), Paris, 1993.
23-	Nony (Danièle) et Alain André , “ <u>Littérature Française, Histoire et Antologie</u> ” Hatier, Paris, 1987.
24-	P. Makward (Christiane) et Madeleine Collent-Hage , “ <u>Dictionnaire littéraire des femmes de langue française</u> ” Éditions Karthala, Paris, 1996.

25-	Petitier (Paule) , " <u>Littérature et idées politiques au XIXème siècle 1800-1870</u> " Éditions Nathan, Paris, 1996.
26-	Raimond (Michel) , " <u>Le roman</u> " Éd. Armand Colin, Paris, 1989.
27-	Raimond (Marcel) , " <u>Romantisme et rêverie</u> " Librairie José Corti, Paris, 1978.
28-	Reuter (Yves) , " <u>Introduction à l'analyse du roman</u> " deuxième édition, Dunod, Paris, 1976.
29-	Rey (Pierre Louis) , " <u>La littérature française du XIXème siècle</u> " Armand Colin éditeur, Paris, 1993.
30-	Roy (Claude) , " <u>Descriptions critiques, XIXème siècle, les soleils du romantisme</u> " Gallimard, Paris, 1974.
31-	Roy-Reverzy (Éléonore) , " <u>Le roman au XIXème siècle</u> " Éditions SEDES, ISBN, 1998.
32-	Salomon (Pierre) , " <u>Le roman et la nouvelle romantique</u> " Masson et Cie, Paris, 1970.
33-	Scherer (Jacques) , " <u>La dramaturgie classique en France</u> " Librairie Nizet, Paris, sans date.
34-	Vaillant (Alain), Jean-Pierre Bertrand et Philippe Régnier , " <u>Histoire de la littérature française du XIXème siècle</u> " Nathan, Paris, 1998.

II-Ouvrages consacrés à George Sand et à ses

œuvres :

3-	Baroli (Marc) , " <u><i>La vie quotidienne dans le Berry au temps de George Sand (1830-1914)</i></u> " Hachette, Paris, 1982.
4-	Barry (Joseph) , " <u><i>George Sand ou le scandale de la liberté</i></u> " traduit de l'Américain, par Marie-France de Paloméra «infamous women : life of George Sand», Éditions du Seuil, ISBN, 1982.
6-	Benaïssa (Zeinelabidine) , " <u><i>George Sand, La petite Fadette</i></u> " Cérès Éditions, Tunis, 1995.
7-	Boisdeffre (Pierre de) , " <u><i>George Sand, la petite Fadette</i></u> " Librairie générale française, 1973.
12-	Fermigier (André) , " <u><i>George Sand, François le champi</i></u> " Gallimard, 1973, pour la "Vie de George Sand" 1976, pour "la préface, la notice et les notes".
14-	Karénine (W.) , " <u><i>George Sand, sa vie et ses œuvres</i></u> " tome III, Plon-Nourrit, 1899-1912.
18-	Rocheblave (S.) , " <u><i>George Sand, la Mare au diable et François le champi</i></u> " Comédie, Larousse, Paris, 1932.
20-	Salomon (Pierre) , " <u><i>George Sand</i></u> " Hatier-Boivin, Paris, 1953.
21-	Salomon (Pierre) et J. Mallion , " <u><i>George Sand, La Mare au diable – François le champi</i></u> " Éd. Garnier Frères, Paris, 1981.
23-	Salomon (Pierre) et Jean Mallion , " <u><i>George Sand, La petite Fadette</i></u> " Éditions Garnier Frères, Paris, 1981.
25-	Vincent (Louise) , " <u><i>Le Berry dans l'œuvre de George Sand</i></u> " Champion, Paris, 1916.